

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DU «MOUVEMENT POUR LES DROITS CIVIQUES» AU «BLACK LIVES
MATTER» : RAPPORT AU GENRE DANS LES MOUVEMENTS MILITANTS
NOIRS

TRAVAIL DIRIGÉ

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR

CHARLÈNE NKONDJOCK

FÉVRIER 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce document diplômant se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais avant tout adresser ma profonde gratitude au directeur de ce travail, Monsieur Issiaka Mandé pour son aide, sa rigueur, le temps qu'il m'a consacré, sa patience en particulier, face à mes nombreux e-mails, ses conseils avisés et sa supervision éclairée tout au long de cette rédaction. Merci pour l'opportunité que vous m'avez donné.

Je remercie également toute l'équipe pédagogique de l'Université du Québec à Montréal et les professeurs responsables de ma formation, pour avoir assuré la partie théorique de celle-ci.

Un immense merci à ma mère. *Ma Reine*. Absolue, éternelle, immortelle. Tu m'as transmis ces valeurs et ces principes qui, au fil des années, m'ont forgé.

Merci à mon père. *Mon Roc*, pour ton amour, tes conseils, tes relectures et corrections de ce travail et surtout ton soutien inconditionnel, à la fois moral et économique. Tu m'as permis de réaliser les études que je voulais, de m'intéresser à la condition universelle des femmes noires et par conséquent, de leur dédier ce travail. Merci papa, d'avoir toujours cru en moi. Je t'en suis éternellement reconnaissante.

Je tiens à témoigner toute ma reconnaissance à Médard, mon petit frère. *Ma boussole*. Merci pour ton soutien inestimable. Merci d'avoir tant de fois essuyé mes larmes, de m'avoir pris dans tes bras, de m'avoir motivé quand je touchais le fond, d'avoir toujours cru en moi. Tes délicieuses omelettes ont aussi aidé.

Un merci tout spécial à Wabo et Souleymane, vous avez mon respect et ma gratitude.

Enfin, à vous ma famille, pour tout. Mame, Laurence, Samira, Jules, Cheick, Faby, Bass, Guy, Aissatou, Chou-Bébé, Arlette, Ashlee, Michel, David, Coralie, Looby, Charles, Dily, Anna, Frédéric, Jessica, Kenza, Michèle, Mimi, Nyango, Kikah, Yalla, Thierry, Elsa, tata Rose, maman Viviane, maman Dina, tonton Édouard et ma marraine. Votre soutien inconditionnel et vos encouragements ont été d'une grande aide.

DÉDICACE

À ma mère.

Et à ces femmes noires qui ont fait leur
marque sans que l'histoire officielle ne leur
porte attention.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	vii
RÉSUMÉ	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I Le mouvement des droits civiques	11
1.1 Stéréotypes de féminité et ségrégation raciale à l'ère de Jim Crow	11
1.2 Le tournant des droits civiques	14
1.2.1 Martin Luther King et la désobéissance civile	15
1.2.2 Malcom X, la <i>Nation of Islam</i> et le nationalisme radical	25
1.3 Les femmes, les oubliées de la lutte	32
1.3.1 Les facteurs historiques	34
1.3.2 Les facteurs sociologiques	36
1.4 Les femmes au cœur de la révolte des années 60	38
1.5 Le Black Feminism : genre et race	42
1.5.1 La race rend invisible	42
1.5.2 Le genre rend invisible	45
1.5.3 Black Feminism: Genèse d'un mouvement	46
CHAPITRE II #Blacklivesmatter	53
2.1 Le mouvement- Le cri de ralliement	53
2.1.1 Le nouveau visage du militantisme noir	55
2.2 Femmes, racisme systémique et violences policières	57
2.2.1 La vie des Noirs compte	56

2.2.2 La vie des femmes compte.....	57
CONCLUSION.....	62
BIBLIOGRAPHIE.....	65

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

BLM	Black Lives Matter
BPP	Black Panther Party
BWOA	Black Women Organized for Action
CRC	Combahee River Collective
JRB	Jeannette Rankin Brigade
MIA	Montgomery Improvement Association
MCL	Montgomery City Lines
NAACP	National Association for the Advancement of Colored People
NABF	National Alliance of Black feminists
NBFO	National Black Feminist Organization
NCNW	National Council of Negro Women
NOI	Nation of Islam
NOW	National Organization for Women
NYRW	New York Radical Women (NYRW)
SCLC	Southern Christian Leadership Conference

SNCC Student Nonviolent Coordinating Committee

TWWA Third World Women's Alliance

UNIA Universal Negro Improvement Association and African Communities League

WAPB Mothers Against Police Brutality

WITCH Women's International Terrorist Conspiracy from Hell

WPC Women's Political Council

RÉSUMÉ

Cette recherche est une réflexion sur l'apport des femmes et leur invisibilité dans l'histoire des mouvements militants noirs aux États-Unis. Ces mouvements d'hier et d'aujourd'hui. La contribution des femmes, bien qu'invisibilisée dans les mouvements noirs, à cause du sexisme, a eu le mérite de soulever des problématiques spécifiques inédites: les rapports sociaux de sexe, la politique du corps, la socialisation, la reproduction, l'emploi, la discrimination sexuelle. L'expérience féminine ne peut plus désormais être assimilée à l'expérience masculine, qu'il s'agisse du boycottage des bus de Montgomery en 1955 ou de la recrudescence des violences policières à l'encontre des Afro-Américains depuis l'élection du président Obama en 2008.

Ce travail permet donc de débusquer les oubliées, d'expliquer cet oubli puis de se pencher sur leurs apports dans l'histoire des mouvements militants noirs.

Nous porterons notre analyse sur deux mouvements phares : dans un premier temps, nous nous pencherons sur le mouvement des droits civiques des années 50/60 et l'invisibilité des femmes autant dans le mouvement intégrationniste de Martin Luther King que dans le mouvement séparatiste de Malcom X. Nous reviendrons également sur les stéréotypes de féminité qui se sont construits dans le Sud post-esclavagiste pendant la période de Jim Crow. Revenir sur les conditions historiques qui ont précédé à la chosification des femmes noires permettra de comprendre les logiques racistes et sexistes qui minent la société étasunienne. Nous concluons ce premier chapitre par les facteurs expliquant leur invisibilité et l'avènement du *Black Feminism* à la fin des années 60.

Ensuite, nous nous pencherons sur la période actuelle rythmée par la naissance du *Black Lives Matter* en réponse aux nombreux meurtres de Noirs lors d'interventions policières aux États-Unis. Ce mouvement dénonce principalement le racisme d'État qui mine la société américaine. Cette dénonciation met en lumière les mêmes logiques de domination patriarcales reproduites lorsque les médias de masse et les militants documentent ces événements.

La conclusion de ce travail porte quant à elle sur la direction à prendre des activistes noires contemporaines. Quel avenir pour le féminisme noir aux États-Unis? Comment combiner droit individuel et droit du groupe? Voici les différentes pistes par lesquelles nous concluons cette recherche.

Mots-clés : *Black Feminism*, intersectionnalité, mouvement des droits civiques, logiques de domination patriarcale, invisibilité, racisme, rapports sociaux de sexe, inégalités, stéréotypes, activisme, *BlackLivesMatter*, Afro-Américains, invisibilité.

INTRODUCTION

L'histoire commence en 1619 avec l'arrivée des vingt premiers esclaves africains dans la colonie britannique de la Virginie. Elle se prolonge après l'indépendance des États-Unis, en 1776, jusqu'à l'issue de la guerre de Sécession qui, en 1865, du fait de la victoire des forces unionistes du Nord qui comptait dans ses rangs près de 200 000 soldats noirs, consacra l'émancipation des esclaves dans le Sud des États-Unis après plus de 250 ans d'assujettissement (Rolland- Diamond, 2016; Taylor, 2016). Mais, la période de la reconstruction du Sud qui alla de 1865 à 1877 et durant laquelle les Noirs fraîchement affranchis pouvaient jouir de leurs droits civiques ne permit pas de mettre en place les bases véritables d'une égalité entre Noirs et Blancs. Progressivement, les populations noires sont reléguées et exclues de la vie politique et un redoutable système de ségrégation est mis en place dans le Sud du pays (Rolland-Diamond, 2016). Ce système, surnommé « Jim Crow »¹ perdura durant tout le 20^e siècle (Lawson, 1991). Par ce système hérité de l'esclavage, les protecteurs de la Confédération entendent bien préserver l'ordre social et « maintenir le Noir à sa place » par un idéal mensonger entériné par la Cour suprême en 1896 du : « *separate but equal* » (séparés, mais égaux) (Rolland-Diamond, 2016). Les lois ségrégationnistes votées et mises en place par les ex-États confédérés au tournant du siècle contraindront les Noirs, hommes et femmes, à utiliser des fontaines d'eau séparées, des transports séparés, des toilettes séparées, des

¹ C'est en 1892 que l'expression « Lois de Jim Crow » fait son apparition. Cette appellation tire son origine du personnage « Jump Jim Crow », incarné par Thomas D. Rice, qui, utilisant le « Blackface », moquait les Noirs en dansant et chantant prétendument comme eux.

écoles séparées, des hôpitaux séparés, et même des cimetières séparés (Rolland-Diamond, 2016). *The Strange Career of Jim Crow*, de l'historien C. Vann Woodward (1955), représente la référence principale des recherches sur le sujet.

Cependant, même si le système de Jim Crow est instauré dans le Sud, dans les états libres du Nord comme l'Indiana et l'Illinois, le statut d'homme libre donné aux Noirs ne garantit en rien l'égalité. Dans cette région où l'abolition de l'esclavage remonte selon les États à la fin du XVIII^e siècle, la ségrégation et la discrimination ne sont pas inscrites dans la loi, mais sont progressivement imposées par la coutume et dans les pratiques individuelles et collectives. L'historienne des États-Unis, Caroline Rolland-Diamond parle de « ségrégation *de facto*, par opposition à la ségrégation légale, dite de *jure*, dans les anciens États confédérés » (Rolland-Diamond, 2016 : 31). Par exemple, le Nord a bel et bien adopté un plan de déségrégation après l'arrêt Brown de 1954, qui déclare la ségrégation raciale inconstitutionnelle dans les écoles publiques, mais, au début des années 1960, les écoles publiques restent ségréguées et les écoles noires continuent de recevoir un financement deux fois inférieur à celui des autres (Walker, 1999).

Préférant les conditions du Nord à celles du Sud, de nombreux Noirs y migreront à cause des nombreuses possibilités d'emploi offertes par la révolution industrielle. Toutefois, hormis la discrimination², les emplois sont offerts sur trois bases : les qualifications professionnelles, l'offre et la demande sur le marché et la conception patriarcale de la société. C'est ainsi que de nombreux postes se caractérisent avant tout par d'importantes spécificités sexuelles. Alors que la plupart des postes qualifiés,

² La discrimination à l'emploi consistait à donner aux Noirs, les postes les moins gratifiants ou ceux délaissés par les Blancs.

dangereux et physiques sont attribués aux hommes, tels que menuisier, surintendant de chantier, mécanicien, briseur de barres de fer, les femmes quant à elles, occupent des fonctions domestiques de cuisinière, nourrice et blanchisseuse (Rolland-Diamond, 2016). Les manufactures de tabac qui pullulent dans le Nord durant cette période leur permettent également d'être employées au ramassage de la charpie et au nettoyage de la machinerie (Glenn, 1997). Nonobstant le fait qu'elles font face à la discrimination à l'emploi, elles subissent également la réputée « *sexploitation* » qui, faute de mieux, consiste à coucher avec un employeur contre un poste (Melyon-Reinette, 2018). Étant surreprésentées dans les emplois informels, précaires et peu payants, en plus d'être absentes des sphères de pouvoir, les premières actions militantes de ces femmes consisteront à lutter aux côtés des hommes de leur race et de leur classe (Kessler-Harris, 2003).

Il est évident que la volonté d'autonomisation des Afro-Américains date de l'émancipation des esclaves en 1865, mais l'effervescence politique des années 1960 et le mouvement pour les droits civiques trouvent leur source dans les profondes transformations sociales produites par et dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale, qui mobilisera un million d'Afro-Américains sous les drapeaux (Rolland-Diamond, 2016). En effet, la population noire et les femmes ont été particulièrement sollicitées pour appuyer l'effort de guerre, obtenant de ce fait, un certain nombre d'avancées : brassage social, émergence d'un mouvement de masse comme mode d'action, affaiblissement provisoire de la discrimination raciale et sexiste dans l'emploi et une meilleure rémunération (Falquet, 2006). C'est ainsi que les premières mobilisations collectives noires débiteront avec la fondation de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) en 1910 (Rolland-Diamond, 2016). Le mouvement noir a aussi été le catalyseur de bien d'autres mobilisations contre l'oppression. Du mouvement contre la guerre aux luttes féministes, il a ouvert la voie

à une remise en cause générale de la démocratie étasunienne et du capitalisme (Taylor, 2017).

En revanche, l'histoire de la guerre ne peut être réduite uniquement à une affaire d'hommes, puisque les femmes du Nord et du Sud ont joué un rôle important du début à la fin : encourageant les recrues, levant les fonds, habillant les soldats, soignant les blessés, pleurant les morts, motivant les déserteurs et remplaçant les hommes au travail (Atti, 1998). Il faut également souligner que le 19^e siècle représente une période charnière dans l'histoire des femmes aux États-Unis. C'est « un siècle de luttes », pour reprendre l'image dominante de l'ouvrage d'Eleanor Flexner, qui y décrit la longue marche vers l'obtention du suffrage des femmes et l'engagement des femmes noires dans les mouvements de réformes sociales (Flexner, 1959).

Après le vote du *Civil Rights Acts*³ (1964) et du *Voting Rights Act*⁴ (1965), le mouvement pour les droits civiques voit s'accroître la participation des femmes. Rosa Parks, Fannie Lou Hamer, Angela Davis, Maya Angelou ou encore Diane Nash sont connues pour avoir lutté sans relâche pour la justice raciale. Leurs actions ont construit le socle sur lequel a pu s'édifier la visibilité du mouvement pour les droits civiques.

Cependant, malgré leur importante implication et leur farouche activisme aux côtés des hommes, les critiques militantes féministes dénotent certaines problématiques récurrentes : présence de rapports de pouvoir, usage d'un langage de domination, non-

³ Cette législation d'envergure rend illégale la discrimination selon la race, la religion, le sexe ou l'origine nationale dans les bâtiments publics, dont les écoles, ainsi que dans les pratiques d'embauche et le processus électoral.

⁴ Le *Civil Rights Acts* sera renforcé par le *Voting Rights Act* qui restreint davantage toute entrave au droit de vote, particulièrement à l'endroit de la minorité noire.

priorisation des luttes féministes, inégalités dans les prises de parole, invisibilité et marginalisation des femmes, etc. Alors que la ségrégation raciale de l'époque sépare les populations blanches des noires, les rapports sociaux de sexe au sein des communautés noires séparent les femmes des hommes. Bell Hooks dans *Ain't I a woman* pointe les effets du patriarcat sur les femmes et le privilège qui est octroyé *de facto* aux hommes sans égard à la race et au statut socioéconomique (Hooks, 1981). De plus, le sexisme et la non-reconnaissance du fait que le racisme et le sexisme peuvent régir la vie des femmes noires, contribuent à l'invisibilité de celles-ci. Cet ouvrage, qui constitue un livre d'une importance capitale dans la littérature sur la pensée féministe noire, souligne avec véhémence le fait que les hommes noirs aient contribué à l'invisibilité des femmes noires, en argumentant que le racisme dont étaient victimes les Noirs avait priorité sur le sexisme dont elles étaient victimes (Hill Collins, 2015).

Le mouvement contemporain *#BlackLivesMatter* (les vies noires comptent), lancé en 2013 par trois femmes noires *Queer*⁵ à la suite d'un appel à passer à l'action en réponse à la brutalité policière et aux exécutions extrajudiciaires d'hommes et de femmes noirs, est le mouvement contemporain phare de justice sociale du peuple noir. Toutefois, les femmes noires ont émis des critiques quant à la tendance des médias, des chercheurs et même des militants à s'attarder davantage sur le racisme et la brutalité vécus par les hommes noirs. En effet, pendant que les médias relèguent en continu les noms de Trayvon Martin, Michael Brown, Éric Garner ou Tamir Rice, les femmes, elles aussi victimes de violences policières, passent inaperçues : Rekia Boyd, Yvette Smith ou

⁵ Mot américain signifiant « étrange, peu commun, bizarre ». Terme négatif positif pour définir les personnes «non-straight», c'est-à-dire les personnes non-hétérosexuelles ou hétéronormées.

Aiyana Stanley-Jones qui n'était âgée que de 7 ans au moment de son meurtre (Pierre-Louis, 2015).

À cet effet, la journaliste du *New York Times* Kendra Pierre-Louis publiera un article *The Women Behind Black Lives Matter* dans lequel elle affirmera :

'That "black lives matter" so quickly gets mentally translated into "black men matter" is less a product of racism than one of sexism. We live in a society that frequently devalues the rights and existence of women. Issues that affect men are social issues; issues that affect women are "women's" issues [...] The woman is meant to be on the sideline and hushed' (Pierre-Louis, 2015: 2).

Nous démontrerons ainsi dans ce travail que les discours et les combats antiracistes sont importants et nécessaires, mais ne devraient en aucun cas reconduire ou soutenir d'autres injustices; comme l'ont souligné de nombreuses féministes noires américaines telles que Paulette Nardal (2009), Ella Baker (2003) ou Claudia Jones (2011), le racisme et le sexisme fonctionnent selon les mêmes mécanismes, servent les mêmes fins et ne peuvent être éradiqués qu'ensemble.

- Problématique, structure argumentative et méthodologie

Ce travail dirigé vise, en premier lieu, à surmonter la césure entre histoire des femmes et histoire du genre en s'attachant autant à l'expérience individuelle et collective des femmes, qu'à la construction historique du genre ayant encadré et influencé ces expériences au quotidien. À l'instar de Joan Scott, le genre est reconnu ici comme une catégorie d'analyse indispensable, et constamment en interaction avec les concepts de classe et de race (Scott, 1986). Pour cela, notre recherche se questionnera à savoir, comment se sont articulés les rapports sociaux de sexe au sein de ces organisations militantes noires tant dans les discours que dans les pratiques organisationnelles. Plus

important encore, ce travail a pour objectif de démontrer l'absence d'approches intersectionnelles⁶ dans ces mouvements militants. Nous essaierons aussi de savoir comment se sont traduits ces rapports de domination. Quelle était la nature des dynamiques internes (statut des membres, division du travail, répartition du pouvoir, représentation des membres, etc.) en termes de rapports sociaux?

La pertinence politique de ce travail repose quant à elle sur la nécessité de prendre au sérieux toute forme imbriquée et contextuelle de domination, d'appropriation, d'oppression et d'exclusion, surtout lorsqu'on sait que la preuve de son danger ne fait aucun doute. Voilà pourquoi ce travail reprend à son compte l'idée selon laquelle l'invisibilité d'expériences particulières est en elle-même à la fois un symptôme et un mécanisme d'oppression (Néméh-Nombré, 2018). Cette recherche entend donc rompre avec ce vide historiographique.

Afin d'y arriver, nous diviserons ce travail en deux chapitres. Dans un premier temps, nous étudierons l'avènement des stéréotypes féminins liés à la période de Jim Crow dans la société sudiste post-esclavagiste. Nous nous pencherons ensuite sur deux des leaders les plus importants du mouvement pour les droits civiques : Martin Luther King et Malcom X. Une attention particulière leur est accordée, car nous pensons que pour saisir entièrement le sens de l'Amérique dans sa relation avec l'héritage africain, nous avons besoin du Dr King et de Malcom X qui symbolisent tous deux, et ensemble, la tradition de résistance dans l'histoire noire : intégrationnisme et séparatisme (Cone,

⁶ C'est Patricia H. Collins, une des théoriciennes clés de la pensée féministe noire, qui introduira en 1990 le concept d'intersectionnalité. Ce concept désigne la prise en compte des divers types de discrimination : aussi bien le genre que la race, la classe ou l'orientation sexuelle, par exemple. Il s'agit de rompre avec un féminisme « blanc » et européen-centré pour prendre en compte les expériences et les revendications des femmes issues de groupes dits « subalternes ».

1993). Tous deux incarnèrent les dimensions de la lutte afro-américaine pour l'identité. Un retour sur leurs luttes respectives est important, car nous pourrions y exposer les rapports de domination dans ces deux mouvements.

Nous verrons également comment ces organisations militantes, ayant rarement fait de la lutte contre le patriarcat une priorité, perpétuent l'oubli des femmes dans l'historiographie. Nous développerons les autres causes de cet effacement. Nous nous pencherons aussi sur l'implication de ces dernières dans les grandes luttes des années 50/60 et l'avènement du *Black Feminism* sera majeur dans le développement d'interprétations propres au vécu des femmes noires. La finalité étant de faire connaître ces héroïnes passées et d'en apprendre davantage sur leur engagement au sein du mouvement noir.

Dans un deuxième temps, nous consacrerons notre analyse au mouvement contemporain qu'est le *Black Lives Matter*. En effet, même si ce mouvement, contrairement aux précédents, introduit clairement la question de « l'égalité des sexes » dans ses objectifs politiques, il reproduit des rapports de pouvoir et de domination sexistes en son sein. Les hommes continuent d'occuper une place prépondérante quand est abordée la question des violences policières. Nous y verrons également comment les programmes du mouvement ne mettent l'accent que sur le facteur racial comme élément exclusif et déterminant dans la condition des Afro-Américains, excluant par conséquent le genre, l'orientation sexuelle et la classe sociale (Roux et coll. 2005).

Pour conclure, nous dresserons le sommaire de notre analyse par une présentation de certains constats et pistes de réflexion permettant de développer une compréhension plus fine des rapports de pouvoir au sein des mouvements noirs.

- Recherche féministe

La posture féministe qui traverse l'ensemble du présent travail n'a donc pour principal objectif que d'ajouter l'expérience des femmes au récit historique traditionnel des mouvements noirs, qui s'est trop longtemps limité au passé des hommes. Jacqueline Dowd Hall, dans un article intitulé *The Long Civil Rights Movement and the Political Uses of the Past*, a d'ailleurs argumenté en faveur d'une telle insistance sur les aspects négligés de la lutte, permettant une vision plus juste et précise du mouvement (Dowd Hall, 2005).

Le travail qu'elles effectuent, les conditions dans lesquelles elles vivent, les mots qu'elles ont laissés dans les sources publiques et privées, les gestes qu'elles ont posés aussi bien dans le cadre de leurs relations affectives qu'au sein de leur famille, leur réseau social, leur travail, leur église, leur communauté urbaine ou villageoise, leur région, sont autant de particularités qui suggèrent que les Afro-Américaines vivent une réalité différente de ceux qui ne sont ni noirs ni femmes (Giddings, 1984; Jones 1985). Ce projet reconnaît également l'engagement de la chercheuse en tant que personne militante, féministe, noire et universitaire. Notre position sociale teinte de ce fait cette recherche.

○ Revue de la littérature

Les ouvrages analysés, afin d'atteindre ces objectifs, sont majoritairement d'auteurs afro-américains, puisque ce sont les stratégies noires et la voix de ceux et celles qui les mettaient sur pied et en pratique qui constituent l'essentiel de ce travail. Ces intellectuels ont participé à la mise en valeur des femmes noires, tant dans la recherche que dans l'espace public.

La sélection s'est donc faite dans de nombreuses archives et sur internet tout en y incluant des documents en format papier et numériques dans lesquels ces mêmes femmes s'expriment en tant que militantes et sujets politiques opprimés (parce que

femmes et noires). Nous nous sommes penchés sur les collections spéciales des bibliothèques universitaires, des mémoires de maîtrise en histoire étasunienne, en pensée féministe noire, des journaux, des sites internet, des interviews et plusieurs vidéos TED. Les militantes du passé ont également laissé des traces écrites de leur existence matérielle et spirituelle : journaux intimes, correspondances, réminiscences, voire autobiographies. Ces documents constituent des sources importantes et intéressantes, car il est possible, grâce à eux, de pleinement saisir la pensée de ces femmes.

De façon générale, toutes ces ressources furent utilisées dans le but d'y trouver l'essence même des stratégies féminines afro-américaines. Elles prouvent aussi que l'action collective, dans le champ productif, peut être à l'initiative de femmes célèbres et moins célèbres, d'activistes, de syndicalistes, d'écrivaines, de réformatrices, de leaders religieux, d'éducatrices et d'autres professionnelles. Leur importance au sein du mouvement des droits civiques rend leur inclusion dans ce travail primordial. Évidemment, y sont incluses des figures prééminentes du mouvement, mieux couvertes par l'historiographie, telles qu'Alice Walker, Ella Baker, Rosa Parks et Fannie Lou Hamer, ce qui permet une vision plus juste et complète de la contribution des femmes de l'époque.

CHAPITRE I

LE MOUVEMENT DES DROITS CIVIQUES

1.1 Stéréotypes de féminité et ségrégation raciale à l'ère de Jim Crow

En 1940, des 13 millions de Noirs vivant aux États-Unis, 76,99% vivent toujours dans les États du Sud (Price, 1960). Si l'histoire du Sud des États-Unis est différente de celle du reste de la nation, notamment par l'instauration légale de Jim Crow, il n'est pas étonnant que l'histoire des femmes du Sud se distingue, elle aussi, de l'histoire des autres femmes américaines (Stefani, 2010).

La société issue de la plantation se dessine sous des contours phénotypiques sociaux, pour paraphraser l'anthropologue haïtien Gérard Barthelemy (2000). Cette terminologie met au jour un croisement entre la race et la classe sociale. Ainsi, l'historicité esclavagiste a permis l'émergence d'une variété de couleur à des fins de catégorisation, non seulement en fonction du degré de blancheur/noirceur (blanche, noire, mulâtre, quarteronne), mais également en fonction du rang social. La société de plantation faut-il le préciser, est constituée de trois coupes franches : les Blancs, maîtres

élites, dominants et les Nègres⁷, soumis, esclavagisés, biens meubles avec un moyen-terme au milieu, la classe métissée, palier intermédiaire (Melyon-Reinette, 2018). Voici comment se résume principalement le mécanisme qui a contribué au découpage phénotypique social de la société sudiste.

Ces identités sociales du corps issues de l'esclavage furent donc, même durant la période de Jim Crow, intériorisées et construisirent les imaginaires puisque la société sudiste reposait non seulement sur le racisme, mais également sur un ordre patriarcal particulier qui prit le soin de ne pas confondre la condition des femmes blanches de celle des femmes noires.

La femme blanche, chaste, reine du foyer, muse idolâtrée et fragile est mise sur un piédestal. Le culte de la domesticité ou « culte de la véritable féminité » attribuera même une supériorité morale à cette dernière (Welter, 1966). Elle est élevée au statut de déesse asexuée. La « *Southern lady* » (la Belle sudiste) devient une figure mythique et est posée en gardienne sacrée de la civilisation blanche, prétendument menacée par la nouvelle mixité raciale imposée par les vainqueurs de la guerre, les Unionistes (Stefani, 2010 : 5). Le culte de la *Southern Lady* sera également utilisé pour justifier le lynchage et la privation de l'homme noir de tous ses droits, comme un acte chevaleresque de défense de la femme blanche menacée par les assauts sexuels de l'homme noir (Dowd Hall, 1993). Mais, si sa piété, sa pureté et son humilité l'élèvent sur un piédestal, elle reste isolée dans cette position sans bénéficier de droits égaux dans la sphère publique (Lehuu, 2011). Les travaux de l'historienne Catherine Clinton revisitent la vie quotidienne des femmes blanches dans les plantations du Sud

⁷ Même si nous nous opposons à l'utilisation de ce terme péjoratif, construction sociale et idéologique de l'époque, nous l'inscrivons mot pour mot comme il y apparaît dans les travaux de la sociologue-chercheuse haïtienne Stéphanie Melyon-Reinette (2018).

*antebellum*⁸. *The Plantation Mistress*, publié en 1982, suggère que la maîtresse blanche est toute aussi victime du système esclavagiste. Idéalisée pour sa pureté et sa soumission, la *Southern Lady* reste dépendante de son époux et maître; même si elle est, elle-même, en position d'autorité face aux esclaves et complice des préjugés raciaux, elle reste impuissante, enchaînée par les liens du mariage et victime du patriarcat (Clinton, 1982).

À l'époque de Jim Crow, bien que les Noirs ne soient plus des esclaves à proprement dits puisqu'ils sont « séparés, mais égaux », ils continuent néanmoins d'être considérés comme des biens de propriété. Les femmes noires sont reléguées au niveau le plus bas de la société et de la culture ségrégationnistes. La plupart d'entre elles sont des domestiques employées pour exécuter une vaste gamme de travaux ménagers dans les foyers blancs, comme durant l'esclavage : faire la cuisine, la lessive, la couture et s'occuper des enfants.

Cette oppression raciale se double d'une oppression sexuelle brutale, car elles sont souvent réduites à l'état d'objets sexuels par les planteurs blancs, qui peuvent, à leur guise, assouvir leurs pulsions sexuelles (Stefani, 2010). Cette racialisation du corps noir féminin s'associe à une hypersexualisation qui conditionne autant les identités que les comportements et les imaginaires. C'est ainsi que la femme noire y est décrite comme : « délurée, immorale, bruyante, bestiale, grossière, sexuellement disponible, et en recherche de l'homme blanc » (Reddock, 2007 : 4-5). Il n'y pas de fragilité permise chez elle. C'est pourquoi l'appropriation sexuelle des femmes noires par les hommes blancs, héritée de la période esclavagiste continuera pendant la période de Jim Crow.

⁸ Nom donné au Sud esclavagiste durant la période de l'avant-guerre civile de 1861 par opposition au Sud *postbellum*.

Cette violence sexuelle sera également le ciment de toutes les hiérarchies de sexe et de race observables dans la société américaine, car elle y enferme les femmes blanches et noires dans des stéréotypes distincts permettant le maintien et la perpétuation de l'ordre établi dans la société sudiste (Stefani, 2010).

Ces images stéréotypées conditionnent à leur tour, d'une manière ou d'une autre, la place de ces femmes dans la société, leur vie privée, mais également leur engagement militant. Par conséquent, les femmes blanches, malgré leur implication, notamment dans le mouvement féministe, resteront fidèles à la suprématie blanche et ne pourront pas réunir toutes les femmes autour de leur condition de femme. Tandis que les Noires s'investiront dans des problématiques sociales spécifiquement basées sur leur appartenance raciale et sexuelle.

Ces distinctions stéréotypées sont devenues des marqueurs de différence de groupe. La présentation de celles-ci au premier chapitre découle en partie de son importance quant à la suite de notre recherche: les rapports sociaux de sexe dans les mouvements militants pour les droits civiques.

1.2 Le tournant des droits civiques

Quand on parle des mouvements militants pour les droits civiques des années 60, il est impossible de dissocier deux de ses leaders les plus prolifiques : Martin Luther King et Malcom X. Pour la plupart des Américains, Dr King et Malcom X évoquent des images contraires. Le premier est généralement associé à sa philosophie d'amour, à la non-violence, à l'intégration et à un rêve : Noirs, Blancs et autres Américains vivant tous ensemble, travaillant dans une même communauté bienaimée; alors que le second est d'ordinaire associé à la haine, à la séparation et à la violence : Noirs, Blancs et autres Américains qui se combattent les uns les autres. Ces deux images contraires, création

médiatique, sont nées pendant les années 1960 et ont toujours cours (Cone, 1991). Dans leur lutte de libération, les concepts d'intégration et de séparation qualifient simplement différentes méthodes employées par ces leaders pour atteindre leurs objectifs. Ils cherchaient tous les deux, à libérer totalement les Afro-Américains des entraves de la ségrégation et de la discrimination, pour leur permettre de se déterminer eux-mêmes en tant que peuple.

Bien que Dr King et Malcom X aient été des dirigeants respectés de la communauté noire (leur engagement atteste de leur authenticité), peu d'études en revanche ont été consacrées aux prises de position de ces hommes sur la question du sexisme intracommunautaire. L'erreur la plus nuisible à leur autorité a été de ne pas avoir vu le sexisme comme un problème majeur lié au racisme et tout aussi pervers. Tout comme la plupart des Blancs et des Noirs des années 1960, ils fondent leur attitude envers les femmes sur leur acceptation des valeurs patriarcales comme normes de la famille et de la société. Les justifications religieuses à la subordination des femmes ne manquent pas : tous deux estiment que la place de la femme est à la maison (sphère privée) et celle de l'homme en société, dans l'arène publique. Et alors que Dr King et Malcom X combattent les valeurs blanches en matière raciale, leur consentement au privilège du mâle noir les empêche de voir le lien entre racisme et sexisme (Cone, 1991). Maintenant, voyons comment même les mouvements de lutte contre la ségrégation raciale ne sont pas exempts d'autres mécanismes de domination.

1.2.1 Martin Luther King et la désobéissance civile

Né le 15 janvier 1929 à Atlanta, élevé dans le christianisme, converti à la non-violence à l'adolescence et à la révolution à l'âge adulte, sa pensée se tient au croisement de ces trois traditions à priori distinctes. Leader du mouvement des droits civiques, récipiendaire du Prix Nobel de la paix de 1964 en Norvège, distingué, éduqué et martyr pour la justice raciale aux États-Unis, il décrit sa conversion à la révolution non violente

dans son premier livre paru en 1958 : *Stride Toward Freedom : The Montgomery Story*. Armé des théories et des moyens d'action de désobéissance civile non violente inspirés de Gandhi, King écrira : « autant vous savez infliger la souffrance, autant nous saurons l'endurer. À votre force physique nous opposerons notre force spirituelle. Nous ne vous haïrons pas, mais nous ne pouvons, en toute conscience, obéir à vos lois injustes. Faites-nous ce que vous voudrez, nous vous aimerons encore. Détruisez nos maisons, menacez nos enfants, envoyez vos spadassins dans nos villes pour nous enlever et nous laisser pour morts en quelques lieux déserts, nous vous aimerons encore » (King, [1958] 2003 : 287). Selon lui, la résistance non violente est l'une des armes les plus efficaces que puissent utiliser les opprimés dans leur recherche de justice sociale.

À l'époque, cependant, toute cette réflexion reste sur le plan intellectuel. C'est en 1955, avec le geste héroïque de Rosa Parks que ce pasteur de la *Dexter Avenue Baptist Church*, fera son entrée fracassante sur le terrain de la lutte non violente aux États-Unis lorsqu'un petit groupe de défenseurs des droits civiques décidera de contester la ségrégation raciale dans les autobus de la ville.

1.2.1.1 Le boycottage de Montgomery

Le 1er décembre 1955, Rosa McCauley Parks, 42 ans, couturière noire et secrétaire de la section locale de la NAACP de Montgomery, refuse de céder son siège dans un bus à un homme blanc et est arrêtée puis emprisonnée pour violation de la législation ségrégationniste en vigueur dans l'État de l'Alabama. Ce jour, elle n'avait pas planifié son geste, mais une fois décidée, elle l'assume totalement. Dans son roman *Quiet Strenghth*, en expliquant pourquoi elle ne bougea pas, Parks (1994) déclarera : « my feet were not tired but I was tired; tired of unfair treatment » (p.25). En effet, depuis le début du XXe siècle, des règles strictes de ségrégation régissent le transport à bord des bus de Montgomery. Une organisation très détaillée est faite entre les passagers noirs (constituant 75% des usagers) et les passagers blancs: les dix sièges à l'avant sont

réservés exclusivement aux Blancs, qu'il y en ait ou pas dans l'autobus. En théorie, les dix sièges du fond sont réservés de la même manière aux Noirs. L'attribution des seize sièges du milieu est faite par le chauffeur, dont la ville a confié la responsabilité de maintenir la ségrégation, en fonction des personnes présentes dans le bus au fur et à mesure du trajet. Un Noir peut y être assis pourvu qu'un Blanc n'ait pas besoin du siège, auquel cas le premier doit céder sa place et s'asseoir dans la section « noire » du bus ou rester debout si celle-ci est déjà pleine (Rolland-Diamond, 2016).

La journée suivant l'arrestation de Parks, le pasteur King, alors âgé de 26 ans, et cinquante dirigeants de la communauté afro-américaine (pasteurs, militants, leaders communautaires) se réunissent pour discuter des actions à mener. Les membres de la communauté en savent plus. Ce qui est arrivé à Parks n'est pas un incident isolé. En effet, comme dans le reste du Sud, ni l'âge ni le sexe ne constituaient une protection : Claudette Colvin, 15 ans et Mary Louise Smith, 18 ans, avaient également été arrêtées pour des raisons similaires (ne pas avoir cédé leur siège à un Blanc) quelques mois auparavant (Hare, 2005). Les chauffeurs de la *Montgomery City Lines* avaient la réputation de commettre des actes de brutalité racistes et sexistes depuis fort longtemps (agressions sexuelles, violences corporelles, humiliations, insultes, meurtres, abus de pouvoir, etc.) et les dirigeants noirs en avaient « ras le bol » dirait-on familièrement. Ils décidèrent donc, avec King en tête de file, de fonder la *Montgomery Improvement Association* (MIA) (Hare, 2005).

Compte tenu du fait que les Blancs contrôlaient les pouvoirs économiques et politiques dans le Sud, y compris les forces de police locales, une protestation non violente était la seule possibilité pratique qui s'offrait à la population minoritaire noire. En appeler à « prendre les armes ou à recourir à l'autodéfense aurait conduit à un bain de sang, noir principalement » (Cone, 1991 :27).

C'est ainsi que 35 000 tracts seront distribués pour inviter les Afro-Américains à ne plus emprunter les bus. Le 5 décembre 1956, premier jour du boycottage, malgré une pluie battante, la très grande majorité des autobus qui roulèrent ce jour étaient vides. Les Afro-Américains de la ville avaient respecté le boycottage et choisi de se déplacer à pied ou en voiture pour ceux qui en possédaient une. La compagnie perdit environ 70% de ses clients (Pretzer, 2005). Le boycottage qui, initialement, ne devait durer que 24 heures se poursuivit sur 381 jours (Hanson, 2011).

Le service de bus étant un moyen de transport essentiel pour les 44 000 résidents noirs de Montgomery, ce boycottage fut un succès et s'est avéré désastreux pour la *Montgomery City Lines*. Près de 90% de la population afro-américaine de la ville de Montgomery, soit 40 000 personnes, joignirent les rangs du pasteur King, de Rosa Parks et des militants de la MIA. La compagnie fit faillite et enregistra plus de 750 000\$ de pertes (McGhee, 2015).

Hormis la participation active de la population noire, l'efficacité du boycottage fut également due à l'impressionnante couverture de presse nationale (le *Montgomery Adviser*, le *Pittsburgh Courier* et le *Chicago Defender* en particulier) et internationale, mais également de la télévision. La tactique de la non violence s'était désormais trouvée une alliée, celle de l'image. Le docteur King le savait: plus l'ennemi est publiquement cruel, plus la cause apparaît juste et le mouvement crédible.

Comme le pressentirent les leaders afro-américains, durant le boycottage, la riposte des citoyens blancs de Montgomery fut d'une violence et d'une ampleur singulières. On assista à de très brutales agressions policières contre les manifestants noirs non violents, les lances à eau et les chiens jetés sur des enfants émurent l'opinion internationale. Les leaders du boycottage furent poursuivis en justice et condamnés. Rosa Parks, comme de nombreuses autres militantes noires, perdit son emploi. Le 30 janvier 1956, des

Blancs lancèrent des engins explosifs contre la maison du Dr King. Deux semaines plus tard, celle de E.D. Nixon, figure de proue du mouvement, fut visée. La sécurité de la famille du pasteur King fut menacée et de nombreuses églises fréquentées par les Noirs furent l'objet d'explosions et de tirs. Un déferlement de violence s'abattit sur les Afro-Américains dans l'ensemble de l'État. Le 10 février, un important rassemblement de ségrégationnistes réunit plus de 10 000 personnes à Montgomery. Ces dernières acclamèrent les discours de James Eastland et des représentants des Conseils de citoyens blancs appelant à donner à Rosa Parks une « bonne leçon » (McGuire, 2011 : 127-130). Le *White Citizens' Council*, une organisation raciste d'Alabama qui affirme la supériorité de la « race blanche », vit ses effectifs passer de 800 à 75 000 membres en un an, dont 13 à 14 000 uniquement à Montgomery (McAdam, 1983). Mais fidèle à sa stratégie non violente, le Dr King demanda aux militants de ne pas répondre à ces actes. La philosophie de l'œil pour œil, aimait le répéter à l'envi Dr King, rendrait en définitive chacun borgne. En outre, la violence « ne traite jamais avec le fond du problème ». Pourquoi? Car la violence, disait-il, « mettra un terme à la vie du meurtrier, non au meurtre » (Cone, 1991 :60).

À terme, le 13 novembre 1956, après 13 mois de boycottage, par l'arrêt *Browder v. Gayle*, la Cour suprême des États-Unis reconnaît l'humanité des Afro-Américains et se prononce sur le caractère anticonstitutionnel de la ségrégation dans les bus, le boycottage a gagné son pari initial. La nouvelle ne parviendra à Montgomery que le 20 décembre et le boycottage cessera le lendemain (Hayes et Ollitrault, 2013). Le succès du boycottage a certainement contribué à la consolidation du mouvement pour les droits civiques qui voyait certains de ses objectifs se réaliser tout en montrant l'importance d'une bonne organisation et l'efficacité de ce genre de pressions populaires (Trépanier, 2014).

1.2.1.2 Les mécontents du mouvement

Toutefois, les techniques du Dr King ne font pas l'unanimité auprès du leadership noir. En fait, plusieurs intellectuels noirs influents s'y opposent avec véhémence. C'est le cas de Kenneth Clark, un chercheur inséré dans le mouvement qui voit un danger majeur : l'incitation du Dr King à aimer son ennemi. Pour lui, cet appel crée un fardeau psychologique insupportable pour le Noir opprimé. Il affirmera : « à première vue, la philosophie non violente de King semble dénoter santé et stabilité [...] mais, si l'on va au fond des choses, on découvre, dans la doctrine de King, un certain manque de réalisme qui peut être pathologique. La masse des opprimés peut-elle vraiment « aimer » son oppresseur? Colère et ressentiment sont des réactions très naturelles à l'injustice, l'oppression et l'humiliation [...] Il semblerait, ensuite, que tout appel fait aux opprimés d'aimer leurs oppresseurs ajouterait un fardeau probablement intolérable sur ces victimes » (New York Public Radio Archives, 1967).

Néanmoins, cette image du Dr King est très réductrice, car pour plusieurs adeptes de la non violence, l'acceptation de ces peines répond à des choix stratégiques et nullement à un principe éthique. Par ailleurs, son engagement dans des méthodes non violentes ne manifeste pas son respect du système établi. La non violence et l'amour ont été employés comme tactiques de survie et non comme idéologies. Comme le souligne le théologien James H. Cone (1993), comment affirmer sa propre humanité lorsque la simple assertion du droit à l'autodéfense entraîne la mort pour soi, pour les siens ou même sa communauté? Mais de façon générale, le projet du Dr King était vu positivement par les leaders noirs du Sud, les libéraux blancs et la population qu'il desservait.

1.2.1.3 Les mécontentes du mouvement

Au rang des mécontents figurent également des mécontentes. En effet, ce récit, celui d'une femme noire entrant sur la pointe des pieds dans l'histoire, simplifie énormément les racines profondes du boycottage et invisibilise les actions audacieuses de nombreuses autres femmes noires pour qui, le mouvement de Montgomery a été bien plus qu'une simple question d'occupation d'un siège dans un bus. En réalité, et ce que bien des théoriciens omettent de souligner, c'est que le mouvement du boycottage des bus était une protestation contre les violences raciales et sexuelles. En outre, l'arrestation de Rosa Parks, spécialiste des affaires de viols de la NAACP, ce 1er décembre 1955 n'était qu'un acte parmi tant d'autres, d'une existence consacrée à la protection et à la défense des Noirs en général et des femmes noires en particulier (McGuire, 2011). Une manière de nous rappeler que les vies des femmes noires comptent également.

Depuis l'esclavage, les violences contre les femmes noires sont tellement courantes dans le Sud que chaque femme, jeune ou plus âgée, redoute de se retrouver seule en présence d'hommes blancs. Les mères et grands-mères mettaient régulièrement leurs filles et petites-filles en garde contre les risques d'agression sexuelle et cela, dès l'enfance (Rolland-Diamond, 2016). En Alabama, hormis les agents de police, peu de gens étaient aussi coupables d'actes de violence racistes et d'agressions sexuelles que les chauffeurs d'autobus de Montgomery. Ils tyrannisaient et brutalisaient quotidiennement les passagers noirs. Pire encore, ces chauffeurs portaient des armes et étaient investis d'un pouvoir de police (McGuire, 2011).

Le roman national américain a façonné toute une histoire faite de héros édifiants et de silences troublants. Le cas de Rosa Parks en est un exemple. En effet, lors de la préparation du boycottage des bus de Montgomery par les leaders de la MIA et le pasteur King, ces derniers présentèrent alors Rosa Parks qui se tint, suivant les instructions, silencieuse, devant la foule qui se leva pour l'acclamer avant la fin de

l'assemblée. Le contraste entre l'infatigable activisme politique de Parks au sein de la NAACP depuis les années 30 et sa transformation ce soir-là en « Madone de Montgomery », symbole de la féminité noire vertueuse et silencieuse, était ahurissant (Rolland-Diamond, 2016 :232). C'est particulièrement cet effacement délibéré de l'engagement politique de la militante pour ne retenir que l'image de la vieille couturière exténuée, que le mouvement noir utilisera à son avantage, comme stratégie d'instrumentalisation de la respectabilité.

Il est évident que Rosa Parks était une héroïne au point où son nom à lui seul récapitule ces événements de boycottage. Toutefois, l'image qui en fût donnée n'est pas fidèle à ses combats. Selon Jacqueline Dowd Hall (2005): « Parks' memorialization promotes an improbable children's story of social change—one not-angry woman sat down, the country was galvanized, and structural racism was vanquished » (p. 1245). On se rend compte que le sort réservé à la figure de l'activiste est très enfantin, car plus conforme à l'image que la nation préfère recevoir. Mais, c'est surtout le fait que Rosa Parks soit réduite au silence alors même que Dr King devient, du jour au lendemain, la voix du mouvement, qui révèle la place subalterne des femmes dans la phase militante du mouvement qui s'était ouverte (Rolland-Diamond, 2016).

Toutefois, bien que l'utilisation du boycottage et des méthodes de désobéissance civile du pasteur King aient jeté les bases de ce qui allait suivre dans le mouvement des droits civiques, il importe de souligner que c'est en 1954 que JoAnn Robinson, dirigeante du *Women's Political Council*, organisation de femmes de la classe moyenne noire de Montgomery, prend l'initiative, la première, de lancer le boycottage des bus de Montgomery suite à plus de 30 plaintes formelles déposées par des femmes noires dans la seule année de 1953 (Morris, 1986). Elles déclaraient que les conducteurs leur lançaient des insultes obscènes, à caractère sexuel, les touchaient de manière inappropriée et abusaient physiquement d'elles (McGuire, 2011). Robinson, véritable

chef d'orchestre du boycottage, négocia avec les dirigeants de la ville et de la compagnie de bus, publia la lettre d'information de la MIA et assura le trajet domicile-travail de nombreuses femmes afro-américaines tout en conservant son emploi à temps plein à l'*Alabama State College*. Par contre, elle faisait presque cavalier seul dans sa croisade contre les violences à caractère sexuel. Ses plaidoyers élaborés étaient constamment discrédités par les dirigeants noirs de la MIA au profit d'interventions masculines comme celles du Dr King (Rolland-Diamond, 2016).

Les critiques féministes faites aux mouvements sociaux ont ainsi démontré qu'il existe des structures d'opportunités politiques dominées par les hommes, que le rapport à l'espace public est genré et qu'il existe des attentes normatives pour chacun des genres tant dans l'organisation que dans la réalisation des mobilisations (Fillieule et Roux, 2009). La MIA devint donc une organisation exclusivement masculine, contrôlée par les pasteurs. Les deux femmes qui avaient rendu le boycottage possible, Rosa Parks et Jo Ann Robinson, n'avaient pas été conviées aux diverses réunions. C'est sur l'insistance de cette dernière qu'elles furent tout de même nommées membres du comité exécutif de la MIA (Rolland-Diamond, 2016).

Aussi, l'histoire ne retient du boycottage que Parks et Dr King, reléguant aux oubliettes les dizaines de militantes du *Women's Political Council*, de même que les milliers de femmes anonymes qui, pourtant, assurèrent le succès du boycottage. Elles furent durant cet épisode, des stratèges en chef, des négociatrices et conduisirent des initiatives quotidiennes. Les femmes contribuèrent grandement au personnel nécessaire pour mettre en place le système de « réservoir » de véhicules de remplacement (pour le transport), se concentrèrent sur la collecte des fonds nécessaires au maintien du boycottage sur la durée, recueillirent la plus grande partie des fonds locaux pour soutenir le mouvement et remplirent la majorité des bancs lors des rassemblements de masse au cours desquels elles témoignèrent publiquement des agressions physiques et

sexuelles dans les bus. Chacune participait avec ses propres moyens. Puis, si les actions de coordination étaient surtout effectuées par les femmes de la classe moyenne, ce furent les domestiques, les cuisinières, les blanchisseuses et autres femmes de la classe ouvrière qui permirent la réussite du boycottage en refusant d'emprunter les bus pendant plus d'un an, accumulant les kilomètres à pied par tous les temps, quand elles ne pouvaient se faire emmener au travail en voiture (McGuire, 2011).

Les travaux de l'historienne Danielle L. McGuire (2011) s'intéressent tout particulièrement au début du mouvement pour les droits civiques. Ce que de nombreux ouvrages en histoire étasunienne omettent de mentionner, c'est que ce sont les manifestations de femmes noires contre les agressions sexuelles et le viol interracial qui ont permis d'alimenter les campagnes pour les droits civiques lancées dans tout le Sud et cela, depuis la Seconde Guerre mondiale. Elles étaient (et sont) davantage victimes d'harcèlements sexuels que les autres femmes. Selon l'historienne, le boycottage des bus de Montgomery était le baptême et non la naissance de cette lutte. Grâce à l'historienne Jacquelyn Dowd Hall (2005) et aux nombreuses chercheuses qui lui ont emboité le pas, une série d'importants travaux de recherche ont récemment permis de reconstituer une histoire plus complète des mobilisations féminines afro-américaines.

Enracinés dans la lutte pour protéger et défendre les femmes et la féminité noires des violences sexuelles et racistes, les techniques de désobéissance civile du Dr King et le boycottage de Montgomery sont impossibles à comprendre et à situer pleinement sans le contexte historique auquel ils appartiennent, sans saisir les récits et connaître les noms de Claudette Colvin, Gertrude Perkins, Flossie Hardman, Mary Louise Smith, Recy Taylor et toutes les femmes noires qui ont été maltraitées à Montgomery (McGuire, 2011). Aucune pression ou menace ne parvint à briser ces femmes pourtant insultées et malmenées dans la rue. Il importe d'observer le passé et de nous en souvenir

correctement au-delà de la seule figure de Martin Luther King qui y est apparu comme unique leader.

Tel que mentionné précédemment, face à la discrimination raciale institutionnalisée qui sévit aux États-Unis, Dr King se trouve au sommet de sa reconnaissance sociale dans les années 60, grâce à l'usage de l'action pacifique qu'il prône. Cependant, le vent commence à tourner. La nouvelle génération remet en question cette logique non violente et se montre plus sensible à un mode d'action directe, plus frontal, tel que préconisé par la *Nation of Islam*. Mais, comme nous allons maintenant le voir, cette organisation en termes de rapports de genre, n'est pas différente de celle du Dr King puisqu'elle se base, elle aussi, sur une reproduction des inégalités sexuelles et nie l'existence de rapports sociaux. Au contraire, « les injustices sociales sont gommées au profit d'une appréhension purement quantitative et anecdotique des différences entre les sexes » (Lamoureux, 2010 : 31).

1.2.2 Malcom X, la *Nation of Islam* et le nationalisme radical

Elijah Muhammad, de son vrai nom Elijah Poole, partisan de Marcus Garvey, était le leader incontesté de la *Nation of Islam* (NOI) depuis 1934. En 1956, dans le *Pittsburg Courier*, Muhammad commence à publier une tribune hebdomadaire dans laquelle il expose sa théologie et prône un discours radical fondé sur la fierté des origines noires (Rolland-Diamond, 2016). Muhammad et son organisation dénoncent en particulier le christianisme comme arme d'oppression aux mains des Blancs et appellent ses fidèles à ne pas chercher l'intégration. Rappelant également que les Blancs ne se considéreront jamais égaux aux Noirs, il recommande de vivre de manière aussi séparée de ces derniers que possible, en évitant à tout prix les mariages mixtes, qui mettraient en péril la pureté de la race noire. Comme l'attestent les courriers de nombreux lecteurs du *Pittsburgh Courier*, son discours était aussi très populaire du fait de sa célébration de la vertu des femmes noires et de ses appels à une discipline de vie stricte qui rejette la

société de consommation (Curtis, 2006). La NOI attirera tous ceux qui cherchent une alternative à la philosophie non violente du pasteur King. C'est ainsi qu'en 1955, avec 16 mosquées à son actif dans les grandes villes du Nord, la NOI connaît une popularité grandissante surtout auprès des déshérités et des prisonniers convertis dont un des plus notables est Malcom X.

Né en 1925 à Omaha dans l'État rural du Nebraska, Malcom Little est le fils d'Earl Little, un pasteur baptiste, partisan de Marcus Garvey. Son père et sa mère étaient respectivement président et secrétaire de la section de l'*Universal Negro Improvement Association and African Communities League* (UNIA) à Omaha (Marable, 2014). Malcom est encore un enfant lorsque sa famille s'installe dans le Michigan à Lansing puis East Lansing. C'est dans cette dernière ville que le père de Malcom sera tué en 1931, officiellement dans un accident de tramway. Toutefois, Malcom déclarera plus tard que le Ku Klux Klan était responsable de sa mort. Laissant une femme et huit enfants dans une Amérique profondément ségrégationniste, la famille tombera dans la pauvreté et vivra d'une maigre aide sociale. Après l'internement psychiatrique de sa mère, il est alors confié à une famille d'accueil et abandonne ses études à 15 ans. De petits boulots en petits boulots, il sombre finalement dans la délinquance. Désormais surnommé « Detroit Red », il devient tout à la fois voleur, proxénète et recéleur (Rolland-Diamond, 2016 : 242). En 1946, il est condamné à 10 ans de prison pour recel et possession d'armes. En février de la même année, il entame sa peine de prison et y restera incarcéré jusqu'en 1952 (Rolland-Diamond, 2016).

En prison, il se jette dans la lecture intensive, se convertit à l'Islam et se radicalise au contact des militants de la NOI, particulièrement actifs en milieu carcéral. C'est son expérience personnelle de la détention et de la précarité économique qui lui permettra de trouver les mots et le style adaptés pour s'adresser à la partie la plus défavorisée de la communauté noire du Nord (Cleaver, 1966). À sa libération sur parole, il prend le

nom de Malcom X, reniant son nom relié à l'esclavage. Il devient Malik El Shabazz et le principal porte-parole de la NOI.

Intelligent, énergique, déterminé, orateur hors pair, organisateur et médiatique, il s'installe à Detroit, devient un fidèle d'Elijah Muhammad, le leader incontesté de la NOI et rejoint vite la Mosquée no1 de la NOI. Grâce à lui, le nombre de fidèles triple en quelques mois. Il établira également des mosquées à Detroit, à Harlem (New York) et dans le Michigan. En récompense, il est promu numéro deux de la mosquée. Il travaillera ensuite à augmenter les effectifs des mosquées de Boston (Massachusetts), Philadelphie (Pennsylvanie) et Hartford (Connecticut). Entre 1952 et 1963, le nombre d'adhérents passera de 500 à 30 000 (Khiri, 2013). Il sera choisi en 1954 pour une mission plus importante : diriger la Mosquée no7 de la NOI à Harlem, le cœur du nationalisme noir (Goldman, 1979).

En 1960, avec 70 mosquées à son actif, concentrées dans le Nord-Est, le Midwest et en Californie, la NOI s'affirme de plus en plus comme une organisation incontournable dans les quartiers noirs des grandes villes du Nord et de l'Ouest. Si la majorité des militants noirs actifs au début des années 60 approuve le choix tactique de la non-violence en raison de son efficacité, nombreux sont ceux qui défendent les pratiques d'autodéfense, approche moins conciliante, mais jugée parfaitement légitime. Chaque intervention d'Elijah Muhammad et de Malcom X attire un nombre considérable d'hommes et de femmes, musulmans pratiquants ou simples curieux, venus entendre le message de l'organisation nationaliste noire (Curtis, 2006). Leurs thèmes de prédilection restent la fierté noire, la nécessité pour les Afro-Américains de se réapproprier leur histoire et leur identité, l'amour des Noirs entre eux, l'autodéfense contre les violences policières comme moyen de résistance légitime, l'amélioration des conditions de vie dans les ghettos et surtout la dénonciation de l'exploitation économique des Noirs dans le monde du travail comme dans la sphère de la

consommation. En effet, depuis la période du New Deal ⁹, les inégalités raciales ne cessent de se creuser. En 1964, 40 millions d'Américains vivent encore en dessous du seuil de pauvreté, estimé à 3 000 dollars annuels pour une famille de quatre personnes (soit 20% de la population). Sur ces 40 millions de pauvres, un tiers sont des Afro-Américains (alors que les Noirs ne représentent que 10% de la population totale) (US Census Bureau, 2012).

De plus, pour Malcom X, la non violence prônée par Dr King ne sert qu'à renforcer la domination, si ce n'est l'hégémonie blanche. L'autodéfense armée, seule stratégie menaçante pour l'homme blanc est la seule à même de résoudre les problèmes de la communauté noire. Il déclarera dans un discours prononcé le 20 décembre 1964:

'When I was in Africa, I noticed some of the Africans got their freedom faster than others. [...] I noticed that in the areas where independence had been gotten, someone got angry. And the areas where independence had not been achieved yet, no one was angry. [...] So you have to speak their language. [...] If his language is with a shotgun, get a shotgun. Yes, I said if he only understands the language of a rifle, get a rifle. If he understands the language of a rope, get a rope. But don't waste time talking the wrong language to a man if you want to communicate with him.' (Speech delivered by Malcom X at the Williams Institutional CME Church, Harlem, New York, 1964).

Alors que le mouvement non violent incarné par Dr King tarde à obtenir des avancées significatives, dans le Sud comme dans le Nord, cette rhétorique impatiente et virile plait particulièrement aux jeunes des ghettos (Khiari, 2013). Ces derniers sont attirés

⁹ Nom donné au mouvement de réformes économiques et sociales préconisées par F. D. Roosevelt aux États-Unis, à partir de 1933, dans le but de résoudre la crise économique qui sévissait depuis 1929 dans le pays.

par les postures viriles et les logiques de groupe des gangs, qui prospèrent à la même époque sur le terreau de la désindustrialisation et de l'abandon des quartiers. Ces nouvelles recrues sont prêtes à prendre des risques physiques et à braver la loi pour obtenir l'égalité entre Blancs et Noirs.

En somme, compte tenu de l'essoufflement progressif des méthodes utilisées par le mouvement des droits civiques, l'impatience d'une jeunesse qui ne croit plus aux mots d'ordre non violents ni à la coopération avec les Blancs libéraux et le lent processus de radicalisation à l'œuvre dans les années précédentes, le nouveau mot d'ordre de la NOI, avec ses accents nationalistes et séparatistes, sera mieux adapté à la réalité des conditions de vie des habitants des ghettos qui apprécient Malcom X pour son courage à dire la vérité, sans compromis (Cone, 1991). Bien que cette vision soit nécessaire, et comme nous le verrons dans la section suivante, l'intégration d'une analyse féministe dans la *Nation of Islam* n'a jamais été possible. Au contraire, on assiste à la reproduction de nombreux rapports de domination entraînant l'omission d'une réflexion quant à la situation des femmes qui travaillent et militent au sein de la NOI. De surcroît, les quelques ouvrages sur le sujet démontrent qu'il existe des problématiques qui touchent spécifiquement les femmes en raison des rapports sociaux de sexe. Des problématiques que les leaders de la NOI ignorent volontairement.

La *Nation of Islam* et les rapports de domination

Il est bien vrai que la NOI a longtemps mis de l'avant la valorisation de la femme noire. Cependant, la promotion de la virilité afro-américaine dans la rhétorique des *Black Muslims* s'accompagne de rapports sociaux de sexes qui modulent à leur tour, les rôles spécifiques des femmes et des hommes selon des termes de dominés et de dominants (Roux et coll. 2005).

Alors que les femmes des ghettos sont souvent à l'avant-garde de la mobilisation politique dans ces quartiers, la rhétorique viriliste de la NOI, qui met en avant le pouvoir de l'homme noir et le nécessaire respect qui lui est dû ainsi que la posture machiste affichée par les leaders et militants du pouvoir noir, rend difficile la mise en place des préoccupations spécifiques aux femmes. Par exemple, les historiennes ont montré que la régulation des naissances était une de leurs préoccupations phares. Ce contrôle passait par la prise de pilules contraceptives et la pratique de l'avortement. Toutefois, ces pratiques sont contraires aux recommandations religieuses des nationalistes noirs, pour qui utiliser un moyen de contraception reviendrait à pratiquer un génocide. Ces dernières ont pourtant rétorqué que mettre au monde des enfants condamnés à la pauvreté est tout aussi néfaste pour la « race » et revendiquent par conséquent, un usage choisit de la contraception, leur permettant de réduire les naissances (Rolland-Diamond, 2016). Aujourd'hui encore, selon les dernières statistiques officielles disponibles, 39% des enfants noirs vivent sous le seuil de pauvreté, contre 14% d'enfants blancs (discours d'Obama, 2015). L'appropriation du corps des femmes par les hommes comme s'il s'agissait d'un objet auquel ils ont un droit de propriété a été le thème central des travaux de la chercheuse haïtienne, Stéphanie Melyon-Reinette. Selon elle, ce désir des femmes des ghettos de contrôler les naissances était déjà perçu dans les années 60 comme une forme de résistance typiquement féminine à l'asservissement et à un désir de s'approprier leur corps (Melyon-Reinette, 2019).

Pour sa part, Malcom X, durant sa période de ministre musulman, partage une opinion très dure à l'égard du rôle des femmes. Pour lui, « la véritable nature d'un homme est d'être fort, et celle de la femme faible, et alors qu'un homme doit toujours respecter sa femme, il doit en même temps comprendre que son devoir est de la contrôler s'il attend [d'] être respecté » (Cone, 1991). Respecter et protéger, aimer et contrôler sont les mots-clés qu'il emploiera pour faire passer son enseignement quant aux relations entre

époux et entre frères et sœurs (Cone, 1991). Par conséquent, les membres de la NOI continueront de défendre une vision traditionnelle des questions de genre, de sexualité et de morale (White, 1999).

Plus encore, Malcom X lie cette doctrine religieuse patriarcale à une misogynie héritée de la vie dans les ghettos, d'où une attitude extrêmement négative à l'endroit des femmes. Expliquant son long célibat, il déclarera : « j'ai vécu trop d'expériences m'indiquant que les femmes n'étaient que des personnes rusées, trompeuses et indignes de confiance. J'ai vu trop d'hommes ruinés, ou tout au moins perdre leur liberté, ou encore gâcher leur vie à leur contact » (Cone, 1991 :68). Ce type de discours révèle ses positions très sexistes dans les années 1950 au point où de nombreuses adeptes féminines s'en sont plaintes à Elijah Muhammad.

Par ailleurs, nous décelons également les rapports de domination au sein de la NOI sous la forme discursive : l'imposition au niveau du langage, la monopolisation de la parole, l'entrave au dialogue ou de l'espace de parole, etc. Cela rejoint la théorie que développe Monnet (1998) dans *La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation*, où elle conclut que les femmes sont principalement victimes de cette forme de domination. Par exemple, malgré son succès retentissant, la *Million Man March*, organisée en 1995, conjointement par Louis Farrakhan, nouveau dirigeant de la NOI, et Benjamin Chavis, ancien secrétaire administratif de la NAACP, fut la marque la plus visible de cette entrave au dialogue et de l'espace de parole. En effet, bien que la *Million Man March* ait reçu le soutien public du *National Council of Negro Women* avec sa présidente Dorothy Height, de Betty Shabazz, veuve de Malcom X et des épouses de Farrakhan et du maire afro-américain de Washington, Marion Barry, ces dernières étaient précisément présentes en tant qu'épouses et non comme militantes. Aucune ne prit la parole (Booker, 1995). Seules deux femmes comptaient parmi les invités d'honneur: Rosa Parks et Maya

Angelou. Monnet (1998) explique cette imposition informelle : « le silence des femmes dans la conversation ainsi que leur exclusion de la communication conduisent à leur invisibilité dans le monde. Si la parole est déterminante dans la construction de la réalité, ceux qui contrôlent la parole contrôlent aussi la réalité » (p.26).

En résumé, les rapports de pouvoir et de domination se font majoritairement à la faveur des hommes qui usent de divers modes de domination afin d'asseoir leurs visions politiques et leur pouvoir au sein des organisations. La persistance du traitement sexiste des femmes noires dans la NOI est un cruel rappel du chemin qui reste à parcourir par ces dernières pour obtenir l'égalité de traitement et pouvoir parler en leur nom propre, y compris dans les rangs de leur propre communauté.

Cela dit, les théories féministes ont démontré que les femmes ont longtemps été absentes des sphères de production de la connaissance. Les problématiques universelles ont été construites selon la condition des hommes, expliquant, comme nous le démontrerons, la marginalisation et l'oubli de ces dernières qui, pourtant, ont grandement contribué au mouvement pour les droits civiques.

1.3 Les femmes, les oubliées de la lutte

Pendant longtemps, l'histoire du mouvement noir s'est principalement focalisée sur l'action des dirigeants officiels, c'est-à-dire de ces hommes qui occupaient, sans partage, les postes de pouvoir dans les organisations noires phares. Cette absence a entraîné de nombreuses omissions, une large méconnaissance et des injustices concernant la participation de ces dernières à l'histoire des États-Unis en tant que sujets politiques. Jacquelyn Dowd Hall (2005) fait référence à la notion de *master narrative*, qui est ce récit dominant masquant les tensions internes (raciales et genrées) du mouvement tout en imposant une certaine norme historiographique. Or, depuis une

vingtaine d'années, nombreuses sont les historiennes¹⁰ qui se penchent sur les actions locales menées par ces militantes anonymes. Il en ressort que leur participation dans le combat pour les droits civiques est indéniable.

Dans la littérature sur l'action collective, nombreuses sont les publications qui ne font pas du genre leur mode d'entrée dans l'analyse du militantisme. Par exemple, lorsqu'on entre « African-American Leadership » dans *L'Encyclopédie du Leadership*, la recherche ne se limite qu'à cinq hommes et une femme : « *See Civil Rights Act of 1964; Civil Rights Movement* : Du Bois, W.E.B.; King, Martin Luther, Jr.; Malcom X; Robinson, Jackie; Russell, Bill; Wells-Barnett, Ida B. » (Goethals et coll. 2004 :1802). Ce volume, tout comme la tendance historiographique initiale, est fortement axé sur l'empreinte laissée par les figures emblématiques et charismatiques du mouvement dont la plupart sont des hommes. De plus, l'assassinat de certains de ces leaders tels que Malcom X a mené à leur élévation au statut de martyr, ce qui intensifie l'intérêt qu'on leur porte en y omettant du même coup la base du mouvement populaire : les leaders populaires méconnus, les décennies précédentes, les activités locales et le rôle de certains intervenants essentiels, mais traditionnellement ignorés, comme les femmes. Ce manquement résulte de nombreux facteurs, incluant l'intérêt tardif pour les études afro-américaines chez les historiens en général. En effet, il faudra attendre la fin des années 60 pour assister à une diminution considérable de ce déséquilibre historiographique et y souligner l'apport conséquent de ces « oubliées » dans le mouvement des droits civiques. Pourtant, comme nous le verrons, les Afro-Américaines n'ont été ni les victimes passives ni les complices consentantes de leur

¹⁰ Historiennes au féminin car ce sont les femmes principalement, qui ont commencé à s'intéresser à l'histoire des femmes.

propre domination. Elles ont toujours été présentes dans les mouvements de libération des Afro-Américains et cela, depuis la période de l'esclavage.

Dans son journal de la prison d'Albany, Dr King note pour sa part: « Ralph Abernathy et moi avons été arrêtés à 15h15 à Albany [...] Nous étions accompagnés par le Dr W.G. Anderson, Slanter King, le Rév. Ben Gay et sept femmes » (Cone, 1991 :71). Il donne l'identité complète des hommes, mais non des femmes, pourtant plus nombreuses. Comme le notera la poète et activiste jamaïcaine June Jordan, « c'est à peine si le Dr King reconnaît leur indispensable travail au sein du mouvement [...] Nous n'avons pas trace de quelque expression de gratitude pour l'autorité intellectuelle d'Ella Baker, ni pour saluer le courage de Mme Fannie Lou Hamer » (Cone, 1991 :71). De plus, le travail effectué par les femmes est non seulement moins valorisé, et invisibilisé, mais il est aussi approprié collectivement par les hommes. Ainsi, l'étude au niveau du principe hiérarchique, les tâches de maintien de l'organisation et de gestion quotidienne réalisées majoritairement par les femmes sont perçues comme le simple prolongement de leurs aptitudes féminines naturelles (Roux et Fillieule, 2009).

D'autres facteurs expliquent également cet oubli.

1.3.1 Les facteurs historiques

On peut d'abord invoquer des facteurs historiques (la façon dont s'est déroulée l'attribution des postes dans les divers groupes militants) car il était difficile pour les femmes d'atteindre l'égalité, particulièrement dans les postes de représentation et de pouvoir. En effet, la sociologue Françoise Gaspard (1995) propose le concept de « fratriarcat » pour expliquer comment depuis 1789 et jusqu'à une période récente, les hommes ont fait de la politique entre eux. En effet, les mouvements militants noirs étaient pensés par et pour une élite majoritairement composée d'hommes, qui cherchaient surtout à maintenir leurs privilèges.

Ceci a conduit de nombreuses auteures dont Belinda Robnett (1997) à expliquer la sous-représentation des femmes dans le militantisme par la volonté des hommes de les en exclure. Dans une étude menée sur le combat des Afro-Américaines, Robnett affirme que si les femmes sont restées longtemps marginalisées, voire exclues du récit qui constitue la mémoire nationale américaine, cela est dû au fait qu'elles n'occupaient pas les postes officiels de direction, réservés aux hommes. Pourtant, leur pouvoir était bel et bien réel au sein du mouvement. Leur taux de participation excédait même parfois celui des hommes. L'auteure y établit une distinction claire entre les hommes effectuant le travail productif (porte-parole, représentant externe, travail de direction, participation aux activités sociales) : le « *formal leadership* » et les femmes, qui, parce que l'accès au pouvoir officiel leur était refusé par les normes culturelles et sociales, sont chargées du travail reproductif (maintien et support avec les communautés locales, le travail affectif ainsi que les tâches administratives et logistiques) : les « *bridge leaders* » (p.19-20). On retrouve ainsi le principe de séparation entre les tâches « (il y a des travaux d'hommes et des travaux de femmes) [et] le principe hiérarchique (un travail d'homme 'vaut' plus qu'un travail de femme) » (Kergoat, 2001 : 89). C'est également ce que démontrent les travaux de la maîtresse de conférences en sociologie, Jules Falquet, « dès lors que les femmes investissent des positions ou des fonctions, celles-ci en sont automatiquement dévaluées [et invisibilisées] (Falquet cité dans Dorlin, 2009 :50).

Qui plus est, plusieurs études féministes répertoriées par le sociologue Olivier Fillieule dans *Le sexe du militantisme* développent des critiques face aux pratiques organisationnelles. L'auteur y souligne la problématique du « sacrifice » militant qui veut que l'implication dans les organisations prônant le changement social nécessite un don de soi, de temps et d'énergie considérable qui est construite selon un modèle typiquement masculin (Fillieule, 2009). Ella Baker par exemple, fut l'une des premières personnes à avoir imaginé une organisation comme la *Southern Christian*

Leadership Conference (SCLC) en 1957, conjointement avec Bayard Rustin et Stanley Levison et malgré le poste de directrice générale qu'elle occupait, la plupart des membres et prédicateurs, était mal à l'aise en sa présence; il faut dire qu'elle ne se comportait pas comme ils l'attendaient (comprenez « soumise »), attente sans doute liée au rôle des femmes dans leurs paroisses. Ainsi, son mandat au sein de l'organisation fut-il relativement court en raison des conflits avec ses collègues du sexe masculin, dont Dr King et ses collègues, qui préféraient une autorité charismatique virile (Cone, 1991). Aujourd'hui, seuls les noms de cinq hommes (Shuttlesworth, King, Abernathy, Rusting et Lowery) figurent dans la liste des fondateurs officiels de l'organisation. Le sien n'y apparaît pas.

Une des raisons quant à l'oubli des femmes de l'historiographie des mouvements militants repose sur des mécanismes de monopolisation dans les groupes militants et cette résistance évidente des leaders traditionnels à voir les femmes prendre plus de place: celle des hommes.

1.3.2 Les facteurs sociologiques

D'autre part, des facteurs sociologiques expliquent cet oubli. Comme le rappelle Susan Moller Okin (2000), la dichotomie public/privé n'a jamais été neutre du point de vue du genre : « en effet, les hommes sont censés être principalement responsables de la sphère économique et politique, tandis que les femmes sont censées s'occuper de la sphère privée » (p.350). On constate donc, dans l'esprit d'une majorité de citoyens et de militants des deux sexes, la prégnance de représentations sociales qui sont largement antagonistes avec l'engagement féminin en politique. Dès les premiers moments de leur vie, les filles sont socialisées différemment des garçons. Cette socialisation

genrée¹¹ est à la source des différences que l'on observe, de manière générale, entre les femmes et les hommes (Fabes et coll., 2013). C'est ainsi que le concept de rapports sociaux de sexe a été développé pour démontrer que tout comme les classes sociales, l'asservissement des femmes est bien le produit de rapports historiques et sociaux et non pas de faits naturels (Pionchon et Derville, 2004).

La métaphore des deux sphères, publique et privée, masculine et féminine, a été largement utilisée par les leaders noirs pour la simplicité de son analyse binaire et reprise comme schéma explicatif dominant pour nier la pertinence d'un rôle public que les femmes voulaient jouer. La création de la *Muslim Girl's Training* (femmes musulmanes entraînées) par la NOI en 1933 en est un exemple. Les cours d'entraînement étaient conçus pour enseigner aux filles les tâches domestiques telles que la cuisine et la nutrition, la couture, le nettoyage, le ménage, l'éducation des enfants, l'hygiène personnelle, la légitime défense et plus globalement, le rôle de la femme dans la vie musulmane (Curtis, 2006). Autant d'actions visant à cantonner les femmes dans leurs rôles domestiques traditionnels.

Dans son livre *Ma vie avec Martin Luther King*, Coretta S. King écrit que : « King eut toute sa vie une position complexe quant au rôle des femmes », estimant d'une part qu'elles étaient « aussi intelligentes et capables que les hommes », mais d'autre part qu'il considérait sa femme comme « la gardienne et la mère de ses enfants ». « Je veux que ma femme respecte en moi le chef de famille », dira-t-il peu après leur mariage : « Je suis le chef de famille » (Scott King, 1970 : 140).

¹¹ La socialisation liée au genre réfère au processus par lequel très jeunes, les enfants apprennent les attentes sociales, les attitudes et les comportements typiquement associés aux garçons et aux filles. Par exemple, le rose c'est la couleur des filles et le bleu c'est celle des garçons (Fabes, 2003 : 921-937).

Ces représentations genrées, incorporées à travers la socialisation, accordent davantage aux hommes qu'aux femmes des statuts et des compétences valorisés. Tout cela explique la valeur inégale attribuée aux attitudes masculines et féminines dans l'historiographie des mouvements militants noirs et des espaces sociaux prestigieux alors que sans ces dernières, le mouvement des droits civiques aurait été un mouvement beaucoup plus marginal qu'il ne le fut.

Somme toute, cette section nous a permis de diagnostiquer les mécanismes de domination constants au sein des organisations noires. Mécanismes qui ont pour effet d'asseoir la domination d'un groupe sur un autre et de condamner à leur tour, les femmes à un manque certain de visibilité, il convient toutefois de nuancer cette analyse. L'indéniable résistance du militantisme noir à la féminisation ne signifie en rien qu'il existerait en son sein une sorte de complot des hommes dans le but d'en bannir les femmes puisque la position de ces derniers est en partie liée à leur époque. Les luttes se sont déroulées dans les années 60, au moment où le féminisme émerge, et non à son apogée, dans les années 70 et 80. À vrai dire, imputer l'invisibilité des femmes de l'histoire du mouvement noir à la seule mauvaise volonté des hommes nous paraît très réducteur (Stefani, 1999).

1.4 Les femmes au cœur de la révolte des années 60

La place délicate occupée par les Afro-Américaines dans les organisations révolutionnaires de la fin des années 60 et du début des années 70 est résumée dans le triste constat de Marilyn Richardson (1987), auteure et activiste afro-américaine : '[women] have pursued the shadow, [men] have obtained the substance; [women] have performed the labor, [men] have received the profits; [women] have planted the vines, [men] have eaten the fruits of them' (p.59). Comme cela avait été le cas dans les organisations du mouvement noir de la décennie précédente, les femmes ont joué le

rôle de « petites mains », abeilles essentielles au fonctionnement de la ruche, mais invisibles, cachées derrière les leaders masculins qui se succédèrent à la tête des organisations (Rolland-Diamond, 2016).

Au même titre, jusqu'en 1968, le *Black Panther Party* (BPP) reste dominé par les hommes. L'accent mis sur l'autodéfense armée et le recrutement des jeunes des ghettos valorisera une conception de la masculinité qui laissera peu de place aux femmes, pourtant très présentes dès le début de la lutte. Un vote historique au sein du *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC) décidera même de la sortie des Blanches¹². La mise en place de plusieurs programmes de survie du BPP (la mise en place de dispensaires médicaux, les programmes de lutte contre la dépendance, les programmes de distribution gratuite de petits déjeuners pour les écoliers du ghetto d'Oakland, etc.) attirera de très nombreuses femmes qui finiront même par devenir majoritaires dans certaines sections de l'organisation (Rolland-Diamond, 2016). Ericka Huggins est un des nombreux exemples de l'implication des femmes dans les programmes de survie du BPP. En effet, elle a dirigé jusqu'en 1982, soit deux ans après que le BPP eut officiellement achevé son existence, l'*Intercommunal Youth Institute d'Oakland*. Une des neuf écoles de la libération créée dans le pays et qui connut le succès le plus durable. Ces écoles accueillaient des enfants de deux ans et demi à quatorze ans, auxquels étaient proposés des cours sur l'histoire et la culture noires, des cours traditionnels, des leçons sur l'idéologie, les objectifs et les activités du BPP, ainsi que des repas. Une aide sociale était également fournie aux familles les plus nécessiteuses (Bloom et Waldo, 2016). Les femmes du BPP assuraient également le fonctionnement quotidien

¹² Au cours de ce vote, une partie des Noires voteront pour le maintien de la présence féminine blanche, tandis que les Blanches voteront contre.

et l'animation des sections locales tout en permettant au groupe d'entretenir de bonnes relations avec les communautés voisines.

Malgré les codes sociaux de l'époque, nombreuses sont celles qui continuèrent à s'impliquer farouchement. Fannie Lou Hamer, coprésidente du *Mississippi Freedom Democratic Party*, est une des figures de proue du mouvement pour les droits civiques dans le Mississippi. Son exemple et son courage face à la brutalité blanche ont motivé plusieurs Noirs(e)s à la suivre. Tout comme Malcom X, elle était autodidacte et une oratrice fascinante, frappant par l'autorité qu'elle tirait de son expérience. Des membres du Ku Klux Klan lui tirèrent dessus, elle fut chassée d'une plantation du Mississippi et fut cruellement battue durant son incarcération en 1963 à Winona, Mississippi. Elle et d'autres activistes avaient été arrêtés pour s'être assis dans la section « blanche » d'un bus voyageur. Suite à cette attaque, elle perdit la vision d'un œil et un de ses reins fut endommagé. On lui doit notamment l'expression « l'appendicectomie du Mississippi », qui décrit l'oppression médicale subie par les femmes noires et pauvres comme elle, stérilisées à leur insu par des médecins abusifs qu'elles étaient venues voir pour d'autres problèmes de santé (Nelson, 2016). Cependant, Dr King ne la mentionnera jamais dans ses écrits ou ses discours (Cone, 1991).

La présence croissante des femmes était particulièrement visible au sein du SNCC qui fera de cette mixité, l'une de ses marques pendant la majeure partie des années 60 (Rolland-Diamond, 2016). Les actions du SNCC étaient marquées par la forte présence de jeunes femmes, souvent étudiantes, ayant choisi d'interrompre leurs études pour se consacrer au mouvement pendant une ou plusieurs années. D'autres choisissaient simplement de profiter de l'été pour participer aux actions de l'organisation. Ces jeunes femmes travaillaient, vivaient, manifestaient, militaient, chantaient, avaient peur et étaient arrêtées ensemble. L'expérience de ce militantisme fut particulièrement

saisissante pour elles, car elles découvrirent, au sein du SNCC, leur capacité à agir politiquement (Rolland-Diamond, 2016). Pour ces jeunes femmes, rejoindre les rangs du mouvement compensait au rôle subalterne auquel elles étaient cantonnées la majeure partie du temps. Toutefois, malgré leur présence numérique massive et le rôle indispensable qu'elles jouaient dans les actions, les grandes organisations de lutte pour les droits civiques restaient dominées et menées par les hommes, aussi bien à la base qu'à leur tête (Paynes, 1993).

Dans la littérature sur l'action collective, nombreuses sont les publications qui font du genre leur mode d'entrée dans l'analyse des mouvements des droits civiques : Allen (1996), Bambara (1970), Giddings (1984) ou encore Holsaert et coll. (2010). La riche histoire des femmes noires et leur implication dans les mouvements des droits civiques indiquent que beaucoup doit être dit et beaucoup reste à dire. En dépit de la suppression des travaux des femmes noires, nombreuses sont les biographies et les mémoires individuels qui ont enrichi la littérature avec comme principal thème le leadership des femmes noires. On compte *A Taste of Power* (1992) d'Élaine Brown, *Mississippi Harmony : Memoirs of a Freedom Fighter* (2002) de Winson Hudson et Constance Curry, *Open Wide the Freedom Gates : A Memoir* (2003) de Dorothy I. Height. Hormis les travaux individuels, plusieurs ouvrages ont été rédigés par des groupes d'activistes. Pensons aux travaux notables de Baloyi (1995), Sojourner Truth, Anna Julia Cooper ou Spelman et le *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC) et d'autres groupes d'engagement communautaire (Morris, 2000). Si l'on en croit les livres d'histoire et les manuels scolaires, pendant des siècles, les femmes n'ont joué aucun rôle majeur dans la lutte pour les droits civiques des Afro-Américains. Pourtant, elles sont nombreuses à y avoir activement participé et leur étonnant parcours et impressionnante participation le prouvent.

Tout compte fait, un profond silence enveloppe la participation des femmes au mouvement noir qui s'est pendant longtemps peu soucié de leur apport, des rapports de sexe et de leur quotidien. Cela fait penser à la remarque du jeune anthropologue Lévi-Strauss (1955), pénétrant dans un village indien déserté au moment de la chasse : il n'y avait plus personne, dit-il, sinon les femmes et les enfants. Les invisibles, les oubliées. Mais comme nous le démontrerons dans les prochaines pages, nous devons l'avènement des femmes noires au récit historique, au *Black Feminism*. Conscientes du rôle qu'elles jouaient, elles ont manifesté par ce mouvement, un réel souci de la conservation de leurs traces.

1.5 *Le Black Feminism* : genre et race

Dans un texte publié il y a plus de 20 ans, Barbara Christian, féministe noire et pionnière des études littéraires afro-américaines, déclarait, de façon prémonitoire, que « ce serait une perte immense, une ironie de taille, si une version de la recherche féministe faisait chemin dans le monde universitaire sans que les femmes noires n'en soient des contributrices majeures » (Christian, 1994 :173).

1.5.1 La race rend invisible

Les études féministes aux États-Unis et en Europe ont permis de remettre en cause les idées hégémoniques des hommes blancs. La lutte pour la justice sociale aux États-Unis mobilise quant à elle, un nombre important de femmes blanches et noires, principalement issues des classes moyennes, et ce, dès le début du 20^e siècle. Ce mouvement féministe de coopération interracial naît dans le Sud à l'issue de la Première Guerre mondiale, et s'amplifie durant les décennies qui suivent (Stefani, 2010). Ironiquement, comme les travaux de l'historienne Anne M. Boylan (2002) le démontrent, par leur engagement social, les femmes blanches, protestantes, de la classe moyenne des communautés urbaines vont reproduire les inégalités sociales, raciales et

économiques qui marquent la société contemporaine et défendront principalement les intérêts de leur classe. Il est vrai que les femmes vivent une domination dans leurs rapports sociaux en raison de leur sexe, mais cela ne constitue pas l'ensemble de leur être (Kergoat, 2012). C'est ainsi que ce féminisme, privilégié, « euro centriste », universalisera les valeurs d'une culture particulière, ici blanche, défend les « droits de la femme » et réclame l'égalité avec « les » hommes, autant de catégories abstraites, tout en négligeant la question de la centralité de la « race » et de la classe (Lehuu, 2011 :10). Pourtant, comme le démontrent certaines auteures féministes (Delphy, 2013; Holstrom, 2002; Kergoat, 2012), le racisme et le capitalisme sont interreliés et s'auto-influencent.

De plus, pendant des décennies, les esclaves et travailleuses noires ont dû lutter pour être considérées comme femmes, au sein des conventions féministes. Ce fut notamment le cas en 1851, à la convention pour les droits de la femme d'Akron, Ohio, que Sojourner Truth, activiste abolitionniste, femme quakeresse et ancienne esclave de New York, se leva pour témoigner :

« Cet homme là-bas dit que les femmes ont besoin qu'on les aide à monter dans leurs attelages, qu'on leur évite de marcher dans les saletés [...] moi, personne ne m'aide à monter dans un attelage, ni n'essaie de m'éviter de marcher dans la boue, ni ne me donne la meilleure place. Pourtant, ne suis-je pas une femme? Regardez mon bras! J'ai labouré, planté, engrangé, et aucun homme ne me surpasse à cela! Pourtant, ne suis-je pas une femme? Je peux travailler et manger autant qu'un homme, quand c'est possible, et porter le fouet aussi bien que lui. Pourtant, ne suis-je pas une femme? J'ai eu treize enfants, dont la plupart ont été vendus comme esclaves, et lorsque je m'effondrais en larmes en pensant à eux, personne, excepté Jésus, ne m'entendait! Pourtant, ne suis-je pas une femme? » (Truth, 1985 :252).

*Ar'n't I a Woman*¹³ : tels étaient les mots prononcés par Sojourner Truth pour attirer l'attention de ses consœurs blanches sur la cause des Afro-américaines dans leur lutte contre le pouvoir mâle et pour les droits de toutes les femmes, mais ce cri de ralliement n'aura pas un écho favorable auprès des Blanches qui resteront prisonnières de leurs préjugés (Giddings, 1984).

Ce premier constat est nécessaire pour remettre en question l'idée selon laquelle les mouvements progressistes, qui se disent égalitaires dont le féminisme de « deuxième vague », sont à priori exempts de discrimination.

L'esclavage et la ségrégation qui ont exclu les Noires de leur humanité, ont aussi créé non seulement des antagonismes raciaux évidents, mais également des conflits de genre et de classe qui se combinent aux premiers pour rendre, selon les termes de l'historienne Lynne Olson (2002), « toute solidarité et tout mouvement unifié de réforme quasiment impossible » (p.26). Dans le récit hégémonique des luttes pour les droits des femmes, un oubli met particulièrement à jour le refus de considérer les privilèges que donne la couleur blanche, car, si les femmes blanches n'eurent effectivement pas pendant longtemps de nombreux droits civiques associés à la citoyenneté, elles eurent le droit de posséder des êtres humains, elles ont possédé des esclaves et des plantations, puis, à la suite de l'abolition de l'esclavage, ont été à la tête de plantations coloniales où sévissait le travail forcé. Tout cela leur était permis, car elles étaient *blanches* (Vergès, 2017). Dans *Drylongso: A Self-Portrait of Black America*, l'anthropologue John Langston Gwaltney (1980) rapporte le témoignage

¹³ Sojourner Truth, « Ar'n't I a Woman » (1851), extrait traduit dans Howard Zinn, Une histoire populaire, p. 146-147. Le titre aurait été ajouté par Frances D. Gage, qui présidait la convention de 1851 et a pris en note le discours de Sojourner Truth, qui était d'ailleurs analphabète. Voir Nell Irvin Painter, Sojourner Truth: A Life, A Symbol (1996).

d'Hannah Nelson, une domestique noire qui constate que le travail détermine des points de vue sur le monde qui différencient les Noires des Blanches : « comme je travaille, je n'ai pas à me tracasser de ce qui tracasse les Blanches chez qui je travaille. Et si ces femmes s'occupaient elles-mêmes de leurs maisons, elles penseraient exactement comme moi, du moins, à ce sujet » (p.4). Ce faisant, le portrait collectif de femmes unies pour une cause morale et sociale s'est effrité pour faire place à une fracture désormais difficile à ignorer entre femmes de classe et de race différentes.

Nous avons tout de même assisté à des alliances temporaires. Par exemple, Glenda Gilmore (1996) a offert une analyse très convaincante de la solidarité entre femmes blanches et noires de la classe moyenne de Caroline du Nord à l'époque des lois ségrégationnistes pour contrebalancer la perte de leurs droits politiques par les hommes noirs à la fin du XIXe siècle¹⁴. Mais, pour dire vrai, au-delà de certains moments historiques de convergence et d'alliances stratégiques, nombreuses sont les historiennes qui ont cessé de rechercher les preuves d'une sororité illusoire et d'une définition universelle des femmes (Lehuu, 2011).

1.5.2 Le genre rend invisible

Au sein des organisations noires progressistes, la visibilité accrue des femmes noires s'est également heurtée à des résistances. Plusieurs de ces organisations n'ont pas mis en évidence les enjeux affectant ces dernières ou ne l'ont fait que sous pression (Beale, 1970). Certains dirigeants prièrent même les femmes, malgré leur apport au mouvement des droits civiques, de rester en retrait et de se contenter de soutenir les militants au sein des organisations en leur recommandant de retourner aux fourneaux

¹⁴ Entre 1952 et 1964, le nombre de Noires inscrites sur les listes électorales passe de 1 à 2 millions (Van Eersel, 2006 :215).

et à la reproduction (Roth, 1999). C'est ainsi que pendant longtemps, de nombreux historiens ont omis de souligner la double charge des femmes noires asservies sous prétexte d'une relative égalité avec les hommes noirs sous le joug de l'oppression raciale. Il aura fallu les recherches de l'historienne Thelma Jennings (1990) pour démontrer que l'asservissement des femmes était non seulement différent de celui des hommes, mais encore plus violent en raison de l'exploitation sexuelle dont elles étaient victimes. Les femmes noires ont souffert physiquement et psychologiquement, mais le mouvement noir, dominé par les hommes, a continué de rester insensible à ces rapports sociaux de sexe (Lehuu, 2011).

La contribution de Michèle Wallace (1979), militante féministe noire, témoigne ainsi de cette intention, chez certaines féministes noires, de dénoncer le machisme des groupes militants noirs. Dans *Black Macho and the Myth of the Superwoman*, elle déclarera : « il m'a fallu trois ans pour comprendre que Stokeley [Carmichael] était sérieux quand il disait que ma position dans le mouvement était « couchée », trois ans pour réaliser que je n'étais pas incluse dans les innombrables discours invoquant « l'homme noir » [...] J'ai appris » (p.6-7). L'auteur Manning Marable (1983) a également consacré tout un chapitre dans *How Capitalism Underdeveloped Black America* sur la manière dont le sexisme a constitué un obstacle majeur au développement communautaire noir. Ces différentes publications sont intéressantes dans la mesure où les auteurs nous montrent comment le sexisme et le racisme ont eu pour répercussion d'invisibiliser les femmes noires. Pour de nombreux Afro-Américains, le féminisme imposerait une confrontation entre la race et le genre. Or, nous verrons que les féministes noires ont toujours envisagé de prendre en compte l'intersectionnalité des deux notions.

1.5.3 *Black Feminism* : Genèse d'un mouvement

Au su des évènements précédemment mentionnés, il n'est que normal qu'au tournant des années 70, on assiste à l'avènement du *Black feminism* aux États-Unis en tant que mouvement et pensées féministes autonomes par rapport au féminisme *mainstream*¹⁵ et au sexisme noir. La critique principale qui en est faite est que ces mouvements (féministes et antiracistes) ne prennent pas suffisamment en compte l'oppression spécifique que vivent les femmes afro-américaines. En effet, ces dernières connaissent des expériences spécifiques qui catalysent des réactions politiques liées à leur oppression dans le cadre étasunien (Hill-Collins, 2015). Leurs expériences ne relèvent pas uniquement de la race, mais également du genre, de la classe et de la sexualité en tant que systèmes de pouvoir (Springer, 2006). C'est ainsi que le féminisme noir, dès ses débuts, s'est penché tout particulièrement sur deux points : la « politique sexuelle » du mouvement noir (sa définition des rôles masculins et féminins, de la famille et du couple. Ainsi que les thèses de la sexualité et du devoir reproductif assigné aux femmes) et les questions de classe (la pauvreté d'une grande partie des femmes noires, notamment cheffes ou principales pourvoyeuses de famille) (Falquet, 2006).

Précisément, l'une des organisations de femmes noires née cette année s'appelait : *Mothers Alone Working*. En 1968, le *Mount Vernon/New Rochelle Group* est créée. Composée de femmes noires issues des classes défavorisées de New York, l'organisation qui ne se qualifie pas à proprement dit de féministe, produira de nombreux textes déterminants des débuts du féminisme noir. Il milite également pour une amélioration des conditions de vie des Afro-Américaines des ghettos (Roth, 1999). Par la suite, de nombreux groupes féministes noirs vont se multiplier sur le plan local (Charlery, 2007). Carroll Smith-Rosenberg (1978) va démontrer que les liens de l'assujettissement des femmes peuvent aussi créer des liens de solidarité entre elles.

¹⁵ Féminisme populaire blanc.

C'est ainsi que dans un monde à part, permettant la formation d'une culture féminine noire distincte et une expérience commune des femmes noires, que s'est développé le *Black Feminism* : un sentiment d'appartenance à une sororité, avec ses rites, ses réseaux familiaux et amicaux, ses valeurs et ses symboles (Lehuu, 2011). Leurs actions seront multiples.

En 1966, c'est la *National Organization for Women* (NOW) qui domine le féminisme radical de la deuxième vague et lutte essentiellement pour l'égalité de traitement entre hommes et femmes. Les féministes de l'époque affirment qu'aucune égalité réelle n'est possible sans changement radical de la société. La lutte contre le racisme et l'oppression économique est nécessaire, mais il faut également prendre conscience de l'oppression fondamentale des femmes dans la sphère privée, autrement dit, de leur subordination dans la famille. D'autres groupes dont le *New York Radical Women* (NYRW), la *Jeannette Rankin Brigade* (JRB), la *Women's International Terrorist Conspiracy from Hell* (WITCH) ou les *Redstockings* voient le jour dans le but d'aider les femmes à prendre conscience (*consciousness raising*) des liens étroits existants entre le personnel et le politique (Rolland-Diamond, 2016).

En avril 1968, Martin Luther King est assassiné et la répression contre le *Black Panthers Party* se déchaîne. La première organisation noire clairement féministe de cette deuxième vague apparaît autour de Frances Beal, activiste du SNCC, et d'un certain nombre de militantes : les *Chicanas*. Elle prendra le nom de *Third World Women's Alliance* (TWWA) et fera connaître ses orientations dans un document intitulé : *An argument for a Black Women's Liberation as a revolutionary force*, de Mary Anne Weathers, qui signera également un document en faveur de l'avortement (Roth, 1999).

En 1977, dans les termes du *Combahee River Collective* (CRC) fondé à Boston par Barbara Smith, Cheryl Clarke et Gloria Akasha Hul, toutes militantes et déçues des mouvements noirs, du mouvement féministe et des luttes politiques de gauche, réaffirmeront que : « ce sont nos expériences et nos désillusions à l'intérieur de ces mouvements de libération [droits civiques, nationalisme noir, *Black Panthers*] ainsi qu'à la périphérie de la gauche masculine blanche, qui nous ont poussées à développer une politique antiraciste, à la différence de celle des femmes blanches, et antisexistes, à la différence de celle des hommes noirs et blancs » ¹⁶ (Eisenstein, 1979). La reformulation du point de vue des Afro-Américaines par le féminisme noir devient une entreprise fondamentale pour ces dernières, car comme l'affirmera Patricia Hill Collins (2010), on ne peut étudier le savoir des dominés avec les techniques appliquées au savoir des dominants.

Il n'est donc pas anodin que ce soit des Noires, des femmes, des féministes noires et aussi des militantes actives, qui aient été les premières à théoriser l'imbrication des rapports sociaux. Leur pensée s'est nourrie à la fois de leurs expériences quotidiennes, d'une réflexion collective et d'une pratique de lutte sociale : c'est ce qui en constitue la richesse et la force (Falquet, 2006).

Sur le plan de la production écrite, les féministes noires ont publié de nombreux textes fondateurs. On pense notamment à Toni Cade Bambara (1970) qui connaît un immense succès avec *The Black Woman : an Anthology*, dans lequel elle réunit une toute première anthologie sur les femmes noires. On y trouve notamment l'essai précurseur de Gwen Patton sur les Noires et l'éthique victorienne, un document de Pat Robinson

¹⁶ Cette déclaration a été publiée pour la première fois en 1979 dans un recueil dirigé par Zillah Eisenstein : *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism* (Monthly Review Press).

et le groupe *Mount Vernon/La Rochelle* sur les femmes noires pauvres, une contribution de Lindsey intitulé: *Black Woman as a woman*, une autre de Toni Cade Bambara sur la contraception et enfin le texte de Frances Beale "*Double Jeopardy: to be Black and Female*", généralement considéré comme le premier « manifeste » féministe noir. Des féministes socialistes noires produiront aussi plusieurs autres textes importants (notamment plusieurs essais critiques du mouvement de libération noir publiés dans un feuillet largement distribué (« *Black Women's Liberation* ») par Maxine Williams et Pamela Newman (Roth, 1999).

Fin 1971, le *Black Panther Party* se retrouve décimé par la répression. Angela David qui vient de purger 16 mois en prison, publiera un article important sur le rôle des femmes noires dans les communautés d'esclaves. Cet article sera publié dans la revue *Black Scholar* et sera mentionné dans la Déclaration du *Combahee River Collective* (Roth, 1999).

Les deux premières organisations à utiliser proprement les termes de Noires et de féministes n'apparaîtront qu'en 1973 : l'une à New York, le *National Black Feminist Organization* (NBFO), l'autre à San Francisco, le *Black Women Organized for Action* (BWOA). L'année suivante, c'est au tour de Boston de se doter d'un groupe féministe et socialiste noir : le *Combahee River Collective*. Cette année-là, la poétesse lesbienne blanche Adrienne Rich demande à partager le prix du *National Book Award* avec Audre Lorde et Alice Walker, auteures noires. Enfin, la *National Alliance of Black feminists* (NABF) naîtra en 1976, un an après que la mort d'Elijah Muhammed ait plongé la *Nation of Islam* dans une longue lutte de succession (Falquet, 2006). On assiste là à la floraison du *Black feminism*.

Enfin, au tournant de la décennie, lorsque Ronald Reagan arrive au pouvoir, cinq des organisations pionnières du *Black Feminism* ont disparu: l'éphémère NBFO depuis

1975, le TWWA en 1979 après onze ans d'existence et enfin la NABF, la BWOA et le CRC en 1980. Toutefois, dès 1981, un nouveau tournant s'annonce, avec la création de la *Kitchen Table / Women of Color Press* à New York par Barbara Smith et Audre Lorde notamment, la publication du livre de Bell Hooks *Ain't I a Woman?* et celle du recueil de Cherria Moraga et Gloria Anzaldúa *This bridge called my back*, qui donne une réelle visibilité au féminisme Chicano. *Zami*, l'autobiographie d'Audre Lorde paraît en 1982, ainsi que le recueil de Gloria Hull, Patricia Bell Scott et Barbara Smith *All the Women are White, all the Blacks are Men, but Some of Us Are Brave*. Enfin, en 1983, paraît le livre d'Alice Walker *In search of our Mother's garden*, où elle énonce ce qu'est le concept de *womanism* (Falquet, 2006).

En somme, il est désormais impossible de faire abstraction de l'apport du *Black Feminism* dans le militantisme, la recherche et la littérature féministes, car il appelle à se débarrasser de l'universalisme prôné par le féminisme blanc qui ignore la spécificité des oppressions croisées et grâce à lui, on ne peut ignorer les problèmes de relations hommes/femmes au sein du mouvement noir.

Dans cette lignée, à travers le premier chapitre que nous venons d'exposer, nous nous sommes intéressées au sexisme au sein du mouvement noir, présent au début du mouvement des droits civiques et à l'absence d'alliance qui mina le féminisme *mainstream*. Plusieurs leaders noirs ont longtemps redouté que le féminisme ne bouleverse les rôles traditionnels et n'écarte les Noirs de leur priorité dans la lutte contre la discrimination raciale tandis que dans les années 60, les combats pour l'émancipation des femmes n'étaient pas les mêmes selon les couleurs de peau. On constate également que les constructions de genre, de race et de sexualité tirent leur origine de la période de l'esclavage et plus récemment de Jim Crow où les représentations de la femme idéale empruntent beaucoup aux stéréotypes racistes.

Ce chapitre se conclut par une présentation des actions des femmes noires durant la révolte des années 60 et l'avènement du *Black Feminism*. La pensée féministe noire est fondée sur la nécessité de lier les questions de race, de classe et de genre dans la lutte en faveur des Noirs. La naissance de ce mouvement illustre cette nécessité. Les questions de racisme et de sexisme sont encore très prégnantes aujourd'hui. Comme nous le démontrerons à travers le mouvement militant *Black Lives Matter* (BLM), l'attention des médias se focalise davantage sur les problèmes rencontrés par les hommes noirs. Les expériences des femmes noires sont encore, la plupart du temps, occultées. Comme nous le verrons, certains discours noirs opèrent une construction genrée des problèmes raciaux et sociaux des Afro-Américains, s'éloignant de la conception simultanée des problèmes (race, genre, classe sociale) telle que les féministes noires la formulent depuis 1977.

CHAPITRE II

#BLACKLIVESMATTER

2.1 Le mouvement- Le cri de ralliement

Le 26 février 2012, la mort tragique du jeune Trayvon Martin, Afro-Américain âgé de 17 ans, ravive le débat sur la persistance du racisme et de la discrimination. Martin marchait, un sachet de bonbons et une canette de thé glacé à la main, la nuit, dans la résidence fermée et sécurisée (*gated community*) où il séjournait chez son père, lorsqu'il fut tué par Georges Zimmerman, un Hispanique de 28 ans, coordinateur de la patrouille de surveillance de la résidence. L'affaire illustre la force des préjugés, puisqu'un jeune Noir vêtu d'un sweat-shirt à capuche est immédiatement taxé de criminel (Rolland-Diamond, 2016).

Lorsque la police arrive sur les lieux du crime, elle trouve Trayvon sans vie avec une balle dans le thorax. Les circonstances des faits restent floues. Toutefois, elle ne procède pas à l'arrestation de Zimmerman qui plaide la légitime défense en invoquant la « *stand your ground law* » qui est une vieille loi de la Floride qui rend « légal » l'assassinat d'une personne qui vous menace. Suite à la relaxe de Zimmerman, de nombreuses protestations auront lieu dans tout le pays. Le président Obama, visiblement ému, déclarera : « Trayvon aurait pu être mon fils » (Discours Obama, 2013). Finalement inculpé d'homicide involontaire trois mois après les faits,

Zimmerman plaidera non coupable et sera relâché sous caution. Le 13 juillet 2013, le verdict du jury populaire tombe : non coupable. La communauté noire est bouleversée.

Le meurtre de Trayvon Martin est venu s'ajouter à une liste toujours plus longue de victimes noires non armées. Tout comme Martin, Mike Brown avant lui, ne faisait que marcher dans la rue. Éric Garner se tenait debout au coin d'une rue. Rekia Boyd se trouvait dans un parc avec des amis. Sean Bell célébrait son enterrement de vie de garçon juste avant son mariage prévu le lendemain. Amadou Diallo sortait de son travail (Rolland-Diamond, 2016). Ils ont désormais rejoint bien malgré eux, les rangs des martyrs de la cause afro aux États-Unis (Taylor, 2016). Leur mort, comme tant d'autres meurtres avant eux, démontre que le simple fait d'être noir fait de vous une cible et peut vous rendre suspect, voire vous faire tuer. Quand les forces de l'ordre sont impliquées, « rien n'est plus dangereux que d'être noir » (Taylor, 2016 : 32).

Pour des raisons qui resteront probablement inconnues, c'est le meurtre du jeune Trayvon qui va enflammer la Floride, marquer un point de rupture et créer l'émotion pour les Afro-Américains de Sanford (Floride) et du reste du pays. Ils seront des milliers à descendre dans la rue et organiser des *die-in*¹⁷ pour réclamer l'arrestation de George Zimmerman et dénoncer les meurtres policiers qui menacent la vie et l'humanité d'un nombre incalculable d'Afro-Américains. La marche fut menée par les parents de la victime, Tracy Martin et Sybrina Fulton (Rolland-Diamond, 2016). Depuis lors, il y a eu des centaines d'autres mobilisations nationales dans d'autres régions du pays : New York, Baltimore, San Francisco et Los Angeles (Rolland-Diamond, 2016).

¹⁷ Manifestation consistant à s'allonger sur la voie publique en simulant la mort.

Aujourd'hui, si on connaît les noms de ces victimes et si les révoltes d'une telle ampleur sont possibles, c'est grâce à la ténacité de trois activistes Queer afro-américaines et la création de leur hashtag *#BlackLivesMatter* qui affirme que les vies des noirs comptent. Il s'agit d'Alicia Garza, de Patrisse Cullors et d'Opal Tometi. Au début, grâce à ce hashtag, le but de ces dernières était de permettre aux gens d'exprimer leur indignation sur les réseaux sociaux, notamment suite à l'acquittement de Zimmerman. L'hashtag deviendra indissociable des manifestations. Mais en 2014, le mouvement prend de l'ampleur suite au meurtre de Michael Brown, 18 ans et d'Éric Garner, 44 ans. À ce moment, *#BLM* devient un cri de ralliement repris de toutes parts et une force sociale décentralisée en 23 entités locales aux États-Unis, au Canada et au Ghana (Conti, 2016).

Néanmoins, malgré son impact incroyable, *#BLM* dépasse la simple lutte contre les bavures policières et se concentre également sur les violences faites aux femmes noires, comme Renisha McBride (une jeune fille de 19 ans tuée, en 2013 au Michigan, par un homme blanc, chez qui elle frappait pour demander de l'aide après un accident de voiture), et aux transgenres afro-américains comme CeCe McDonald (une transsexuelle emprisonnée, en 2013, pour avoir poignardé et tué un homme blanc qui l'attaquait). Comme le relevait la chroniqueuse Claire Richard (2015) dans le magazine d'actualité français, *L'OBS*, *#BLM* est un mouvement « beaucoup plus inclusif que ses aînés [...] on y retrouve des gens de tous horizons » (p.2). En effet, la plupart des participantes et participants sont des étudiants afro-américains, mais on y dénombre également un certain nombre de Blancs, d'Hispaniques et d'Asiatiques (Rolland-Diamond, 2016). Toutefois, les militants du mouvement soulignent que *#BLM* n'est pas une répétition du mouvement des droits civiques.

2.1.1 Le nouveau visage du militantisme noir

Aujourd'hui, même si dans le mouvement noir, certains militants restent encore hostiles aux pratiques féministes dans leurs organisations (le pouvoir politique reste

encore perçu comme un attribut masculin), l'immense majorité des collectifs noirs et de gauche s'affichent ouvertement féministes. Selon la sociologue Josette Trat (2006), « c'est un tournant majeur par rapport aux débuts des années soixante-dix du vingtième siècle, où le féminisme était dénoncé par [les leaders noirs] comme une idéologie de 'division' de la [race noire] » (p.144-145). Comme nous l'avons mentionné dans la section portant sur le *Black Feminism*, les pratiques et principes féministes dans les mouvements noirs sont le résultat de luttes féministes menées à l'interne. Lorsqu'elles sont adoptées comme dans le cas du #BLM, ces pratiques ont un impact bénéfique et direct tant sur les stratégies de lutte, l'analyse politique, les solidarités externes que sur les pratiques de militants et militantes.

On doit à cette nouvelle génération de leaders, des jeunes femmes noires, l'enjeu de la violence policière raciste comme préoccupation centrale du #BLM ainsi que de plus de quarante autres organisations qui partagent les mêmes revendications féministes. Elles ont travaillé à faire comprendre au grand public tout ce que les violences policières impliquent pour les quartiers noirs en général et pour les femmes noires en particulier (Ritchie, 2017). Les principes féministes au sein du #BLM permettent ainsi de mieux saisir les réalités des femmes afin de mieux construire la lutte et favorisent la participation et la motivation de ces dernières à s'impliquer. En effet, durant les manifestations de Ferguson, au Missouri, en 2014, suite au meurtre du jeune Michael Brown, plusieurs centaines de femmes ont assuré la tâche de maintenir la cohésion du mouvement de l'été jusqu'au début de l'hiver. Comme le fait remarquer Brittney Ferrell, une manifestante présente à Ferguson: « les médias ont oublié de dire que sans les femmes, il n'y aurait pas eu de mouvement. C'est grâce à notre sérieux que les choses en sont là aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas aussi des hommes qui font le boulot, car il y en a. Mais les femmes sont là depuis le premier jour, et nous sommes prêtes à donner nos vies pour continuer la lutte (Braswell, 2014). Soulignons l'apport d'un groupe méconnu, mais tout aussi impliqué à Dallas (Texas) : *Mothers*

Against Police Brutality (MAPB) qui a de nombreuses fois fait pression sur le chef de police pour qu'il soit plus transparent dans les enquêtes sur les tirs mortels perpétrés par la police. Lors de deux fusillades controversées en 2014, la MAPB a été la première à publier les autopsies des victimes permettant la suspension des agents impliqués. Elle a aussi, à de multiples reprises, apporté son support aux divers mouvements et réseaux de défense des migrants (Mothers Against Police Brutality, 2018).

En somme, le mouvement contemporain qu'est #BLM continue de tenir le flambeau des mouvements noirs qui lui ont précédé tout en offrant un angle d'analyse plus vaste, qui prend en considération, la question du genre et sa pertinence dans plusieurs pratiques sociales telles que la violence policière et la discrimination d'État. Le mouvement se penche aussi sur des champs de recherche tels que la sexualité, l'emploi, l'immigration, la pauvreté, des champs longtemps perçus comme neutres, sans identité de genre, ou sans femmes. Les rapports de pouvoir dans la construction sociale et l'articulation des distinctions de genre avec les concepts de classe et de race sont désormais, plus que jamais, le résultat de l'inclusion du facteur femme.

2.2 Femmes, racisme systémique et violences policières

2.2.1 La vie des Noirs compte

En règle générale, que ce soit aux États-Unis ou ailleurs, la violence policière est souvent perçue comme une affaire d'hommes. Les policiers impliqués sont des hommes, les victimes sont des hommes et les mères afro-américaines savent qu'elles doivent apprendre à leur fils à avoir peur de la police, bien plus qu'à leurs filles (Ritchie, 2017). Puis, lorsque des meurtres sont commis par la police, ces derniers restent pour la plupart inconnus du grand public et tus par les grands médias. Néanmoins, les quelques cas qui réussissent à faire la une concernent une fois de plus les hommes ou

les garçons noirs comme ce fut le cas en Floride, à Baltimore et à Ferguson. Malgré ce constat tragique, cette attention n'est pas étonnante puisque selon Keeanga-Yamahtta Taylor (2016), « [...] quand la police tire sur quelqu'un pour le tuer, elle vise le plus souvent des hommes afro-américains » (p.278). Les pratiques policières arbitraires et discriminatoires sont devenues routinières et « le préjugé antinoir, racontait Martin Luther King, fait partie intégrante de la personnalité américaine; ce préjugé s'est nourri de la doctrine de l'infériorité d'une race par rapport à l'autre » (King, [1964] 2015: 172). L'ampleur de la discrimination liée au contrôle de faciès est ahurissante.

Puisque les chiffres officiels ne sont pas fiables, aucune loi n'oblige les services de police à déclarer publiquement les cas, il n'est pas facile d'obtenir des données exactes sur le nombre de personnes tombées sous les balles de policiers. Toutefois, grâce au système collaboratif entre le *US Census Bureau*, les collectifs de citoyens tels que *Fatal Encounters* ou *Killed by Police* et quelques journalistes, il est de plus en plus possible de pointer chaque altercation avec la police se terminant par un décès (Rolland-Diamond, 2016). Selon les relevés de ces collectifs, dont *The Counted*, rien qu'au cours du premier trimestre 2017, au moins 333 personnes ont été tuées par la police aux États-Unis. 25 à 33% des victimes étaient des personnes noires, alors que la population noire aux États-Unis ne compte que pour 13,3% de la population totale (The Washington Post, 2017). Los Angeles reste la zone la plus touchée.

2.2.2 La vie des femmes compte

Les femmes noires ont, quant à elles, toujours constitué la colonne vertébrale des mouvements militants contre la violence policière, mais ces mouvements les ont reléguées trop souvent au rôle de la personne en deuil (mère, épouse, sœur) comme si elles n'étaient pas elles-mêmes directement la cible de la violence policière. Comme l'affirme Andrea Ritchie (2017) dans *Say Her Name : Resisting Police Violence*

Against Black Women, on peut se demander si le fait de maintenir les expériences de ces mortes dans l'oubli dans nos propres mouvements de résistance ne vient pas renforcer l'invisibilité et la normalisation de toutes les formes de violence contre les femmes noires dans notre société. Les agents de police continuent de commettre fréquemment et en toute impunité des actes de violence à l'endroit des femmes noires et cela dans toutes ses formes, du profilage aux meurtres, en passant par les arrestations, les contrôles, les fouilles, le harcèlement, les abus et la brutalité. En fait, les femmes représentent la catégorie qui connaît la plus forte augmentation du taux d'incarcération aux États-Unis, plusieurs sont des mères afro-américaines et la vaste majorité est noire, autochtones ou latina-américaines (Ritchie, 2017).

Depuis le début du mouvement *#BLM* et la dénonciation des crimes policiers dans les réseaux sociaux, les noms de Trayvon Martin, Éric Garner ou Mike Brown sont connus de tous pourtant, restent encore méconnues ceux de Mya Hall, Natasha McKenna, Rekia Boyd, Shelly Frey, Miriam Carey et Alberta Spruill alors que dans leur cas, ce sont les mêmes mécanismes de déshumanisation qui sont à l'origine de leur meurtre (Taylor, 2016). Ainsi, une des critiques récurrentes est le fait que les organisations mixtes, même lorsqu'elles ont des principes ou des revendications féministes, relèguent les questions entourant les rapports sociaux de sexe au deuxième plan souvent par crainte de diviser la lutte (Dupuis-Déri, 2010). Si nous voulons mieux saisir l'ensemble du problème, il devient donc : essentiel d'élargir notre analyse pour prendre en compte l'expérience des femmes et leurs expériences du contrôle policier (Ritchie, 2017). Tout comme l'affirmaient les pionnières du *Black Feminism* dans les années 70, les dominations que subissent les femmes noires sont croisées et revêtent un caractère multidimensionnel et doivent être combattues sur tous les fronts.

Porter une attention particulière à l'expérience des femmes permet également d'identifier d'autres formes de violence policière, comme le harcèlement sexuel

commis par les membres des forces de l'ordre, l'extorsion et les viols, les fouilles en public dégradantes et violentes, y compris de parties intimes, ce qui est vécu comme une agression sexuelle. Les femmes noires sont les plus à risque d'inconduite sexuelle et cela, principalement, à cause des représentations archétypes de la femme noire dans la société américaine. Selon Recoquillon (2017), dans une société où le racisme est si prégnant, la police, elle-même composée d'individus socialisés, est porteuse de ces préjugés et de ces pratiques.

Dans la culture étasunienne, les idéologies sexistes et racistes imprègnent les structures sociales à un degré tel qu'elles sont hégémoniques, c'est-à-dire perçues comme naturelles, normales et inévitables. Dans ce contexte, certains attributs présumés accolés aux femmes noires influencent énormément les interactions avec la police. Elles sont généralement perçues par la police selon une diversité de clichés récurrents : menaçantes, moins féminines ou moins vulnérables, lubriques, déviantes sexuellement, etc. Autant de stéréotypes infériorisants et de tares exploitées pour justifier les violences qui leur sont faites. Citons l'exemple du policier Daniel Holtzclaw, de Tulsa (Oklahoma), condamné en 2015 pour le viol de 13 femmes noires pendant son service. Il semble qu'il s'en soit pris à elles en raison de leur « statut social inférieur » qui les rendrait moins dignes de foi et d'attention (Danielle, 2015). Malheureusement, les médias n'ont pas suivi cette affaire comme ils l'ont fait avec Michael Brown, Freddie Gray ou Éric Garner. Cette épidémie de violence policière contre les femmes noires continuera à rester invisible si la définition de la violence policière ne retient que la force physique et meurtrière (Ritchie, 2017).

C'est pour cette raison que des campagnes ont été lancées sur internet et via les réseaux sociaux pour remettre ces enjeux spécifiques sur le devant de la scène médiatique et publique. De nombreux collectifs inspirés du #BLM ont réussi à se coordonner comme ce fut le cas de la campagne #SayHerName, lancée à New York et qui souhaite faire

connaître l'impact des violences policières et dénoncer la violence sexuelle, les négligences et les meurtres dont sont coupables les forces de l'ordre sur les femmes noires (Taylor, 2016). Beaucoup reste à faire, mais il importe de souligner le fait que l'intégration du féminisme dans les groupes locaux a favorisé une meilleure sensibilisation auprès des membres sur certaines questions féministes qui n'auraient pas nécessairement été abordées autrement. On perçoit aussi d'autres avantages tels que la capacité de rejoindre plus de femmes en traitant de leur réalité. La campagne *#SayHerName* par exemple, a permis de prendre en considération les expériences des jeunes femmes, des femmes transsexuelles, des femmes immigrantes, des femmes exploitées sexuellement, des femmes utilisatrices de drogue, des femmes souffrant de maladies mentales. Il est donc important de considérer comment ces identités multiples : race, sexe, genre, identité de genre, handicaps, classe, etc. se combinent à des oppressions systémiques pour produire le contexte dans lequel la police perçoit les femmes noires et interagit avec elles (Ritchie, 2017)

CONCLUSION

En somme, les années 50/60 et la lutte pour les droits civiques furent une période propice à la progression du statut des Afro-Américains. De nombreuses avancées ont été permises grâce au leadership noir. Ces gains se déclinaient sous plusieurs formes : politiques, économiques, juridiques et sociales.

Si nous considérons ce même cadre particulier des années 60, nous sommes tout de suite frappés par le courage politique et personnel des militantes et femmes noires de l'époque. Les Afro-Américaines ont été des participantes actives de nombreux mouvements sociaux (droits civiques, *Black Power*, Mouvement des femmes, lutte contre la guerre) et c'est ainsi que leur militantisme s'est imprégné de cette synergie. Dans un contexte de racisme extrêmement violent, ces femmes qui n'avaient pourtant guère de privilèges pour la plupart, durent s'opposer à deux mouvements de solidarité particulièrement forts: le mouvement noir et le mouvement féministe. Elles ont dénoncé ce semblant de sororité genrée d'une partie du féminisme et d'une solidarité factice d'une partie du mouvement noir. Les luttes féministes dans les mouvements noirs ont toujours été perçues comme secondaires aux luttes raciales tant dans les débats, les prises de décisions que dans les pratiques organisationnelles et les plans d'action, bien que les féministes noires, comme nous l'avons démontré, ont toujours envisagé de prendre en compte la nature « intersectionnelle » des oppressions.

Néanmoins, il importe de souligner le fait que les militantes, femmes et féministes noires passées ne se sont jamais désolidarisées de ces deux mouvements et encore moins de leurs buts qui étaient d'une part, la libération du peuple noir et de l'autre,

celle des femmes. Au contraire, comme nous l'avons démontré tout au long de ce travail, elles y ont participé de manière déterminante. Pourtant, la rhétorique patriarcale de la « place naturelle » de la femme dans la sphère privée a longtemps justifié l'exclusion et causé l'invisibilité de cette dernière dans les mouvements militants noirs.

Les mêmes logiques patriarcales se retrouvent dans le mouvement contemporain qu'est le *BlackLivesMatter*. En effet, malgré l'intégration des principes féministes qui représentent souvent une plus-value dans l'organisation, il n'y pas nécessairement de changements structurels. Cela entraîne donc des divergences entre le discours tenu et les pratiques concrètes. Les hommes continuent d'occuper une place prépondérante dans les discours et programmes noirs, notamment quant à l'attention des médias et des militants sur la violence policière alors que les victimes féminines sont écartées, voire oubliées. Tout comme dans les années 1950/60, les programmes issus des mouvements militants noirs ne mettent l'accent que sur le seul facteur racial comme élément exclusif et déterminant de la misère sociale des Afro-Américains, excluant par conséquent le genre, la sexualité et la classe sociale.

Ce travail nous a prouvé qu'il existe une corrélation entre la mémoire collective et les oublis et comme l'affirme Mahéo (2015), ces trous de mémoire sont loin d'être anodins puisqu'ils participent à la marginalisation de récits minoritaires, ici féminins. Nous avons mis l'emphasis sur deux angles majeurs : l'invisibilité de la contribution féminine durant la lutte pour les droits civiques et cette même invisibilité quand vient le temps de décrier les victimes de violences policières. Les balises chronologiques de ce travail visent également à élucider la participation des femmes à de nombreux événements phares du mouvement qui furent longtemps négligées dans l'historiographie des mouvements militants noirs.

Dans le cadre de l'actuel contexte politique, social, économique et culturel, pour atteindre la libération noire et la libération des femmes, il importe aux activistes contemporaines de puiser dans leurs particularités et de recentrer le féminisme noir et les revendications actuelles sur les réalités quotidiennes de la vie des femmes noires. Patricia Hill Collins (2015) affirmait qu'ironiquement, aux États-Unis, la pensée féministe noire est visible dans le milieu académique, mais invisible dans la sphère publique. C'est une erreur de voir un visage noir féminin à une position enviable comme un symbole de progrès économique, social et politique pour le reste des femmes noires et leur communauté (Hill-Collins, 2015). Certes, beaucoup reste à faire, mais ce travail a le mérite de démontrer qu'il est de plus en plus impensable de parler de libération du peuple noir et de la femme aux États-Unis sans à tout le moins mentionner les femmes noires.

BIBLIOGRAPHIE

- Baby, S. (2013). Chapitre 3. Les mouvements nationalistes radicaux. Dans *Le mythe de la transition pacifique* (p.131-159). Madrid : Casa de Velásquez. Récupéré de <https://books.openedition.org/cvz/745?lang=en>
- Barthelemy, G. (2000). *Créoles-bossales conflit en Haïti*. Matoury Cedex : Ibis Rouge
- Baker, E. (1960, 18 juin). Bigger than a Hamburger. *Southern Patriot*. Récupéré de <http://www.historyisaweapon.com/defcon1/bakerbigger.html>
- Bargel, L. et Dunnezat, X. (2011, 25 février). Genre et militantisme. Hal. Récupéré de https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/567772/filename/Genre_et_militantisme_2009.pdf
- Beale, F. (1970). Double jeopardy : To be black and female. Dans R. Morgan (dir.), *Sisterhood is powerful : An anthology of writings from the women's liberation movement* (p.136). New York : Random House.
- Bessière, C. (2003, 27 novembre). Race/classe/genre. *Parcours dans l'historiographie américaine des femmes du Sud autour de la guerre de Sécession*. CLIO. Histoire, femmes et sociétés. Récupéré de <https://journals.openedition.org/cliio/591>
- Black Lives Matter. (2013). Take Action. Récupéré de <https://blacklivesmatter.com/take-action/>
- Bloom, J. et Waldo, E. M. (2016). *Black against Empire : The history and politics of the Black Panther party*. Oakland : University of California Press.
- Booker, S. (1995). Million-man march draws more than 1 million men to nation's capital. *Jet*, 88 (25), 5-11. Récupéré de [https://books.google.ca/books?id=dzkDAAAAMBAJ&pg=PA4&lpg=PA4&dq=Booker,+S.+\(1995,+30+octobre\).+Millionman+march+draws+more+than+1+million+men+to+nation%E2%80%99s+capital.+Jet&source=bl&ots=WOi](https://books.google.ca/books?id=dzkDAAAAMBAJ&pg=PA4&lpg=PA4&dq=Booker,+S.+(1995,+30+octobre).+Millionman+march+draws+more+than+1+million+men+to+nation%E2%80%99s+capital.+Jet&source=bl&ots=WOi)

BJ9Q82&sig=ACfU3U3QvJtY5rCskJi3A4f2XwlLwl7dg&hl=en&sa=X&ved=2ahUKEwj3ua2G2MTkAhUPU98KHe98BysQ6AEwCnoEACQAQ#v=onepage&q&f=false

- Boulot, E. (2001). La cour suprême, les droits des femmes et l'égalité des sexes. *Cairn*, 87 (1), 87-101. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2001-1-page-87.htm>
- Boylan, A.M. (2002). *The Origins of Women's Activism : New York and Boston, 1797-1840*. Chapel Hill : University of North Carolina Press
- Brawell, K. (2014, 3 octobre). □ FergusonFridays : Not all of the black freedom fighters are men : An interview with black women on the front line in Ferguson. *The Feminist Wire*. Récupéré de <https://thefeministwire.com/2014/10/fergusonfridays-black-freedom-fighters-men-interview-black-women-front-line-ferguson/>
- Bruneel, E. et Gomes Silva, T.O. (2017). Paroles de femmes noires : circulations médiatiques et enjeux politiques. *Réseaux*, 201 (1), 59-85. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2017-1-page-59.htm>
- Bruneel, E. et Gomes Silva, T. O. (2017). Paroles de femmes noires. *Réseaux*, 101 (1), 59-85. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2017-1-page-59.htm>
- Cade, T. B. (1970). *The black woman : An anthology*. New York : Signet.
- Carneiro, S. (2005). Noircir le féminisme. *Cairn*, 24 (2), 27-32. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2005-2-page-27.htm>
- Cervera-Marzal, M. (2011, 4 avril). Vers une théorie de la révolution non violente. *Varia*. Récupéré de <https://popups.uliege.be/2031-4981/index.php?id=1281&file=1&pid=1275>
- Charlery, H. (2007). Le patriarcat ou le féminisme noir. *Cairn*, 114 (4), 77-87. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2007-4-page-77.htm>
- Christian B. (1994). Diminishing returns. Can black feminism (s) survive the academy? Dans Goldberg, D. T. (dir.), *Multiculturalism. A critical reader*, (p.168-179). Boston: Blackwell.

Clark, K. (invité). Pond T. (anim.) (1967). Kenneth Clark answers questions on plans for the civil rights movement □ Webradio □. Dans WNYC Studios (prod.). The NEH Preservation Project. Récupéré de <https://www.wnyc.org/story/kenneth-clark-answers-questions-plans-civil-rights-movement/>

Cleaver, E. (1966, 6 janvier). Notes on a native son. Ephemera. Récupéré de <http://revolution.berkeley.edu/notes-native-son-eldridge-cleaver/>

Clinton, C. (1982). *The Plantation Mistress: Woman's world in the Old South*. New York: Pantheon Books.

Cone, J.H. (1991). *Martin & Malcom & America. A Dream or a Nightmare* (1ere éd.). New York: Orbis Books.

Cone, J.H. (2002). *Malcom X et Martin Luther King : même cause, même combat*. Genève : Labor et Fides.

Conti, J. (2016, 11 juillet). Le mouvement Black Lives Matter expliqué en trois minutes. Le Temps. Récupéré de <https://www.letemps.ch/monde/mouvement-black-lives-matter-explique-trois-minutes>

Crenshaw, L. W. (2005). Cartographie : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du Genre*. 39 (2), 51- 81. Récupéré de

https://edisciplinas.usp.br/pluginfile.php/4123082/mod_resource/content/1/Crenshaw%20Cah%20Genre%202005.pdf

Curiel, O. (2002). La lute politique des femmes face aux nouvelles formes de racisme. Vers une analyse de nos strategies. *Cairn*, 21 (3), 84-103. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-3-page-84.htm>

Curtis, E. (2006). *Black muslim religion in the Nation of Islam, 1960-1975*. Chapel Hill : The University of North Carolina Press

Danielle, B. (2015, 22 mai). « Say Her Name » turns spotlight on Black women and girls killed by police. Yahoo News. Récupéré de <http://news.yahoo.com/her-name-turns-spotlight-black-women-girls-killed-210304072.html>.

- Dawd Hall, J. (1993). *Revolt against chivalry*. New York : Columbia University Press.
- Dawd, Hall, J. (2005). The long civil rights movement and the political uses of the past. *The Journal of American History*, 91 (4), 1233-1263. Récupéré de https://www.jstor.org/stable/3660172?seq=1#page_scan_tab_contents
- Décure, N. (1974). *Le choix intolérable ou l'évolution des mouvements féministes aux États-Unis* (Thèse de 3e cycle). Université Toulouse-Le-Mirail. Récupéré de <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01353790/document>
- Delphy, C. (2013 □ 1976□). *Capitalisme, patriarcat et lute des femmes*. □ Chapitre de livre□. Dans *L'ennemi principal: Économie politique du patriarcat*, (p.229-241). Paris: Syllepse.
- Derville, G. et Pionchon, S. (2008, 31 janvier). *La femme invisible*. Sur l'imaginaire du pouvoir politique. *Mots. Les langages du politiques*. Récupéré de <https://journals.openedition.org/mots/369#ftn8>
- Dewart Bell, J. (2015). *African-American women leaders in the Civil Rights Movement: A narrative Inquiry*. (Thèse de doctorat). Antioch University. Récupéré de <https://aura.antioch.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1210&context=etds>
- Dorlin, E. (2005). De l'usage épistémologique et politique des catégories de « sexe » et de « race » dans les études sur le genre. *Cahiers du Genre*, 39 (2), 83-105. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-83.htm#>
- Dunezat, X. (2005, 12 avril). *Des mouvements sociaux sexués*. *Érudit 2.0*. Récupéré de <https://www.erudit.org/en/journals/rf/1998-v11-n2-rf1658/058009ar/>
- Dupuis-Déri, F. (2010). *Hommes anarchistes face au féminisme : Pistes de réflexion au sujet de la politique, de l'amour et de la sexualité*. *Réfractations*, 24, 107-122.
- Eisenstein, Z. R. (1979). *Capitalist patriarchy and the case for socialist feminism*. New York : Monthly Review
- Evers-Williams, M. et Marable, M. (2005). *The autobiographie of Medgar Evers : A hero's life and legacy revealed through his writings, letters and speeches*. New York : Basic Civitas Books.

- Falquet, J. (2009). La règle du jeu : Repenser la co-formation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la mondialisation néolibérale. Dans Dorlin, E. (dir.), Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination (p.71-90). Paris : PUF
- Falquet, J. (2009, 1er decembre). Le Combahee River Collective, pionnier du féminisme noir. Les Cahiers du CEDREF. Récupéré de <https://journals.openedition.org/cedref/457#ftn25>
- Falquet, J. et Azadeh, K. (2015, 3 juin). Introduction : Intersectionnalité et colonialité. Les Cahiers du CEDREF. Récupéré de <https://journals.openedition.org/cedref/731>
- Fillieule, O. et Roux, P. (2009). Le sexe du militantisme. Lausanne : Sciences Po. Les Presses.
- Flexner, E. (1996). Century of Struggle : The Woman's Rights Movement in the United States. Cambridge : Belknap Press of Harvard University.
- Fox-Genovese, E. (1988). Within the Plantation Household : Black and White Women of the Old South. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Gadet, S. (2018). Black Lives Matter: analyse d'une réaction citoyenne face à la brutalité policière aux États-Unis. Archipelies. Récupéré de <https://www.archipelies.org/385>
- Gaspard, F. et Khosrokhavar, F. (1995). Le foulard et la république. Paris : La Découverte.
- Giddings, P. (1984). When and where I enter: The impact of Black Women on race and Sex in America. New York: Harper Coolins.
- Goethals, G.; Sorenson, J. et MacGregor Burns, J. (2004). Encyclopedia of leadership, Volume 2. Michigan: Sage Publications.
- Goldman, P. L. (1973). The death and life of Malcom X. New York: Harpercollins.
- Glenn, T. E. (1997). But for Birmingham. The Local and National Movements in the Civil Rights Struggle. University of North Carolina Press: Chapel Hills.
- Gutman, H. G. (1972). Le phénomène invisible: la composition de la famille et du foyer

- noirs après la guerre de Sécession. *Persée*, 27 (4), 1197-1218. Récupéré de https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1972_num_27_4_422592
- Hall, J.D. (1993). *Revolt against chivalry: Jessie Daniel Ames and the Women's campaign against lynching* (rev. éd.). New York: Columbia University Press.
- Hanson, J. A. (2011). *Rosa Parks: A biography*, 1st Edition. Connecticut: Greenwood Publishing Group.
- Hare, M. K. (2005). *They walked to freedom 1955-1956: The story of the Montgomery bus boycott*. Nairobi: Spotlight.
- Hayes, G. et Ollitrault, S. (2013). *La désobéissance civile*. Paris: Presses de Sciences Po.
- Hill Collins, P. (1990). *Black feminist thought: knowledge, consciousness and the politics of empowerment*. Boston: Unwin Hyman.
- Hill Collins, P. (2010). La construction sociale de la pensée féministe noire. *Cahiers Genre et Développement*, 11 (4), 155-169. Récupéré de <https://books.openedition.org/iheid/5879?lang=en#ftn10>
- Hill Collins, P. (2015, 15 juin). Toujours courageuses □ brave □ ? Le féminisme noir en tant que projet de justice sociale. *Les Cahiers du CEDREF*. Récupéré de <https://journals.openedition.org/cedref/771>
- Holstrom, N. (2002). *The socialist feminist project: a contemporary reader in theory and politics*. New York: Monthly review press.
- Hooks, B. (1981). *Ain't I a Woman: Black women and feminism*. Boston: South End Press.
- Jennings, T. (1990). Us colored women had to go through a plenty: sexual exploitation of African-American slave women. *Journal of Women's history*, vol.1, 45-66. Récupéré de https://eige.europa.eu/library/resource/KVI_VOY9253995
- Jones, J. (1985). *Labor of love, Labor of sorrow: Black women, work, and the family from slavery to the present*. New York: Basic Books.
- Jones, C. (2011). *Beyond containment : autobiographical reflections, essays and poems*. Banbury : Ayebia Clarke Publishing Ltd.

- Karpowitz, C. F. et Mendelberg, T. (2014). *The silent sex: gender, deliberation, and institutions*. New Jersey: Princeton University Press.
- Kergoat, D. (1992). La coordination infirmière, un mouvement de femmes. Dans D. Kergoat; H. Imbert; Le Doaré et D. Sénotier (dir.), *Les infirmières et leur coordination* (p.115-125). Paris: Lamarre.
- Kergoat, D. (2001). Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion. Dans A. Bidet-Mordel (dir.), *Les rapports sociaux de sexe* (p.85-100). Paris: PUF.
- Kergoat, D. (2012). *Se battre, disent-elles...* Paris: La Dispute.
- Kessler-Harris, A. (2003). *In pursuit of Equity: Women, Men, and the Quest for Economic Citizenship in 20th-century America*. New York: Oxford University Press.
- Khiari, S. (2013). *Malcom X: Stratège de la dignité noire*. Paris: Amsterdam.
- King, M. L. (2003). *A testament of hope: The essential writings and speeches*. New York: Harper One.
- King, M.L. (2015). *Révolution non violente*. Paris: Payot.
- Langston, J. D. (1980). *Drylongso: A self -portrait of Black America*. New York: Vintage
- Laurent, S. (2010, 23 juillet). La non-violence est-elle possible? Ghandi, King, Mandela. La vie des idées. Récupéré de <https://lavedesidees.fr/La-non-violence-est-elle-possible.html#nb20>
- Lawson, S. F. (2012). Freedom then, Freedom now : The historiography of the Civil Rights Movement. *Chicago Journals*, 96 (2), 456-471. Récupéré de <https://studyingthehumanities.files.wordpress.com/2013/07/lawson-1991-rraap-of-crm-history.pdf>
- Lehuu, I. (1997). « Female Literacy », in *Historical Dictionary of Women's Education*, sous la dir. De Eisenmann, L. New York : Greenwood.
- Lehuu, I. (2011). *Blanches et Noires : Histoire (s) des Américaines aux XIXe siècle* (Rapport de recherche). Université du Québec à Montréal. Récupéré de https://iref.uqam.ca/upload/files/Cahier_Agora_no_2-en_ligne.pdf

- Lerner, G. (1972). *Black women in White America. A documentary history*. New York : Vintage.
- Lerner, G. (1997). « Rethinking the paradigm ». Dans G. Lerner (dir.), *Why history matters : Life and thought* (p. 146-198). New York : Oxford University Press
- Lévesque, A. (1997). Réflexions sur l'histoire des femmes dans l'histoire du Québec. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51 (2), 271-284. Récupéré de <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1997-v51-n2-haf2373/305649ar.pdf>
- Mahéo, O. (2015, 8 décembre). Histoire et mémoire du mouvement des droits civiques, terrain privilégié du fratricide rassurant. Hal. Récupéré de <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01240044/document>
- Mahéo, O. (2017). Les témoins contre l'histoire : quelle place pour l'autobiographie dans une historiographie renouvelée des mouvements pour les Droits Civiques aux États-Unis, 1945-1973? (Mémoire de maîtrise). Université Sorbonne Nouvelle. Récupéré de <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01429087/document>
- Malcom X. (1965, 16 février). La violence de la fraternité. Dernier discours de Malcom X à l'église méthodiste de Corn Hill Rochester. New York, le 16 février 1965. Récupéré de <https://www.nofi.media/2015/02/la-violence-de-la-fraternite-le-dernier-discours-de-malcolm-x/11238>
- Marable, M. (1999). *How capitalism underdeveloped Black America : Problems in race, political economy and society*. New York : South End Press.
- Mastor, W. (2015). Désobéir pour être : les Noirs américains. *Cairn*, 155 (4), 81-95. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-pouvoirs-2015-4-page-81.htm>
- McAdam, D. (1983). Tactical innovation and the pace of insurgency. *American Sociological Review*, 48 (6), 735-754. Récupéré de https://www.jstor.org/stable/2095322?seq=1#page_scan_tab_contents
- McGhee, F. (2015). The Montgomery bus boycott and the fall of the Montgomery city lines. *The University of Alabama Press*, 68 (3), 251-268. Récupéré de <https://muse.jhu.edu/article/591507/pdf>
- McGuire, D.L. (2011). *At the dark end of the street: black women, rape, and resistance: a new history of the civil rights movement from Rosa Parks to the rise of black power*. New York: Alfred A. Knopf.

- Melyon-Reinette, S. (2018, 15 septembre). Contre Misogynoir. Des Caribéennes francophones entre Black Feminism et afroféminisme. Archipélies. Récupéré de <https://hal.univ-antilles.fr/hal-02045155/document>
- Monnet, C. (1998). La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation. *Nouvelles Questions Féministes*, 19, 28-35. Récupéré de https://infokiosques.net/imprimersans2.php?id_article=239
- Morris, A. D. (1986). *The origins of the Civil Rights Movement*. New York: Free Press.
- Mothers Against Police Brutality. (2018). Past Events . Récupéré de <https://mothersagainstpolicebrutality.org/past-events/>
- Nardal, P. (2009). *Beyond Negritude: Essays from woman in the city*. Albany: State University of New York Press
- Nelson, A. (2016, 01 août). The longue durée of Black Lives Matter. *American Public Health Association*. Récupéré de <https://ajph.aphapublications.org/doi/full/10.2105/AJPH.2016.303422>
- Néméh-Nombré, P. (2018). Sexisme, antisémitisme et intersectionnalité: trajectoires militantes de femmes juives à Montréal (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré de <https://archipel.uqam.ca/11566/1/M15519.pdf>
- Obama, B. (2013, 19 juillet). Remarks by the president on Trayvon Martin. Notes de discours du président Obama suite au meurtre de Trayvon Martin. Washington, le vendredi 19 juillet 2013. Récupéré de <https://obamawhitehouse.archives.gov/the-press-office/2013/07/19/remarks-president-trayvon-martin>
- Obama, B. (2015, 29 juin). Obama's race speech, and where we stand in the 3 areas he highlighted. Notes de discours du président Obama suite à la fusillade de l'église de Charleston. Washington, le lundi 29 juin 2015. Récupéré de <https://www.washingtonpost.com/news/the-fix/wp/2015/06/29/obamas-race-speech-and-where-we-stand-in-the-3-areas-he-highlighted/?noredirect=on>
- Okin, S. M. (2000). Le genre, le public et le privé. Dans T-H. Ballmer-Cao; V. Mottier, V.; L. Sgier (dir.), *Genre et politique. Débats et perspectives* (p.345-396). Paris: Gallimard.

- Olson, L. (2002). *Freedom daughters: The unsung heroines of the Civil Rights Movement from 1830 to 1970*. New York: Touchstone.
- Parks, R. et Reed, G. (1994). *Quiet strength : The faith, the hope, and heart of a woman who changed a nation*. Michigan : Zondervan Publishing House.
- Payne, C. (1993). *Men led, but women organized : Movement participation of women in the Mississippi Delta*. Dans V.L. Crawford et J.A. Rouse (dir.), *Women in the Civil Rights Movement : Trailblazers and Torchbearers, 1941-1965* (p. 1-12). Bloomington : Indiana University Press.
- Pierre-Louis, K. (2015, 22 janvier). *The women behind Black Lives Matter*. In *These Times*. Récupéré de <http://inthesetimes.com/article/restricted/17551>
- Pionchon, S. et Derville, G. (2005, 15 juillet). *La femme invisible*. Sur l'imaginaire du pouvoir politique. Mots. Les langages du politique. Récupéré de [https://books.google.ca/books?id=3q8Qgm-otkgC&pg=PA53&lpg=PA53&dq=\(S.+Pionchon,+Derville,+2004&source=bl&ots=W3GyPIXSS&sig=ACfU3U2YM3d0rNXRD9MJRBCOehPOfkmSjw&hl=en&sa=X&ved=2ahUKEwjHi57Gje_jAhUq0FkKHSgAC1EQ6AEwAXoECAkQAQ#v=onepage&q=\(S.%20Pionchon%2C%20Derville%2C%202004&f=false](https://books.google.ca/books?id=3q8Qgm-otkgC&pg=PA53&lpg=PA53&dq=(S.+Pionchon,+Derville,+2004&source=bl&ots=W3GyPIXSS&sig=ACfU3U2YM3d0rNXRD9MJRBCOehPOfkmSjw&hl=en&sa=X&ved=2ahUKEwjHi57Gje_jAhUq0FkKHSgAC1EQ6AEwAXoECAkQAQ#v=onepage&q=(S.%20Pionchon%2C%20Derville%2C%202004&f=false)
- Pretzer, W. S. (2005). *The power of 2857*. *American Heritage*, 56 (6), 1-6. Récupéré de <https://www.americanheritage.com/power-2857>
- Price, D. O. (1960). *Changing characteristics of the negro population*. Washington : Government Printing Office.
- Recoquillon, C. (2017). *Se protéger de la police aux États-Unis : Pratiques militantes du mouvement Black Lives Matter*. *Mouvements*, 92 (4), 21-29. Récupéré de https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=MOUV_092_0021
- Reddock, R. (2007, 1er avril). *Diversity, difference and caribbean feminism : The challenge of anti-racism*. *Caribbean review of Gender Studies*. Récupéré de https://sta.uwi.edu/crgs/april2007/journals/Diversity-Feb_2007.pdf
- Refalo, A. (2018, 3 avril). *Comment Martin Luther King a découvert la non-violence*. *Mouvement pour une Alternative Non-violente*. Récupéré de <https://nonviolence.fr/Comment-Martin-Luther-King-a-decouvert-la-non-violence>

- Ruault, K. (2017). Les rapports sociaux de sexe dans l'action sociale opposée au néolibéralisme (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré de <https://archipel.uqam.ca/10424/1/M15030.pdf>
- Richard, C. (2015, 11 août). Aux États-Unis, Black Lives Matter organise la colère noire. L'OBS. Récupéré de <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-etats-unis/20150811.RUE0190/aux-etats-unis-black-lives-matter-organise-la-colere-noire.html>
- Richard, C. (2015, 22 octobre). Réseaux sociaux: Black Lives Matter réinvente les droits civiques. L'OBS. Récupéré de <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-etats-unis/20151022.RUE1057/reseaux-sociaux-black-lives-matter-reinvente-les-droits-civiques.html>
- Richardson, M. (1987). Maria W. Stewart, America's first black woman political writer: essays and speeches. Indiana: Indiana University Press.
- Ritchie, A. et Jones-Brown, D. (2017, 26 janvier). Policing race, gender, and sex: A review of law enforcement policies. Taylor & Francis Online. Récupéré de <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/08974454.2016.1259599>
- Roberts, D. E. (1997). Killing the black body: Race, reproduction, and the meaning of liberty. New York: Vintage.
- Robnett, B. (1997). How long? How long? African-American women in the struggle for Civil Rights. Oxford: Oxford University Press.
- Rolland-Diamond, C. (2016). Black America. Une histoire des luttes pour l'égalité et la justice (XIXe-XXIe). Paris : La Découverte.
- Roth, B. (1999). Race, class and the emergence of black feminism in the 1960s and 1970s. *Womanist Theory and Research*, 2 (1), 46-58. Récupéré de https://www.jstor.org/stable/4548095?seq=1#page_scan_tab_contents
- Roux, P. Perrin, Pannatier, G. et Cossy, V. (2005). Le militantisme n'échappe pas au patriarcat. *Cairn*, 24 (3), 4-16. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2005-3-page-4.htm>
- Saint-Martin, L. (2011). Une oppression peut en cacher une autre. *Érudit 2.0*, 36 (2), 53-67. Récupéré de <https://www.erudit.org/en/journals/vi/2011-v36-n2-vi1517380/1002442ar/>

- Savard, S.H. (2015). La couverture médiatique du mouvement des droits civiques américain au Canada : analyse comparative de la presse anglo-canadienne et de la presse québécoise, 1960-1965 (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré de <https://archipel.uqam.ca/7967/1/M13998.pdf>
- Scott, J. W. (1986). Gender : A useful category of historical analysis. *The American Historical Review*, 91 (5), 1053-1075. Récupéré de https://www.jstor.org/stable/1864376?seq=1#page_scan_tab_contents
- Scott King, C. (1970). *Ma vie avec Martin Luther King*. Paris : Stock Edition.
- Smith, L. (1961). *Killers of the Dream* (2e éd.) New York: Norton.
- Smith-Rosenberg, C. (1978). Amour et rites : Le monde des femmes dans l'Amérique du XIXe siècle. *Les Temps Modernes*, p.1231-1256.
- Springer, K. (2006). Black feminists respond to black power masculinism. Dans Joseph, P.E. (dir.), *The black power movement : rethinking the civil rights-black power era* (p.105-118). New York : Routledge.
- Stéfani, A. (1999). Statut et rôle des femmes dans le mouvement libéral blanc sudiste (1930-1965). Open Edition Books. Récupéré de <https://books.openedition.org/pur/35998?lang=en#authors>
- Stefani, A. (2010). Race, Gender, and Power: Black Women, White Women and Racial Segregation in the Southern United States (1920-1970). *Caliban*. 11 (4), 129-141. Récupéré de <https://journals.openedition.org/caliban/2089#bodyftn12>
- Sylvanise, F. (2006, 2 mai). Aux frontières du politique et du religieux. *Transatlantica*. Récupéré de <https://journals.openedition.org/transatlantica/977?gathStatIcon=true>
- Taylor, K-Y. (2016). *From #BlackLivesMatter to Black Liberation* (1ere éd.) Chicago: Haymarket Books.
- The Washington Post. (s.d.). Fatal Force. 986 people have been shot and killed by police in 2017. Récupéré de <https://www.washingtonpost.com/graphics/national/police-shootings-2017/>
- Trat, J. (2006). La responsable féministe, la "mauvaise tête" dans les organisations mixtes. *Cairn*. Vol.1, 143-158.

- Trépanier, A. (2014). Le mouvement pour les droits civiques afro-américains au cours de la Seconde Guerre mondiale: stratégies électorales, politiques et économiques (Mémoire de maîtrise). Université de Montréal. Récupéré de https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/11725/Trepanier_Alexandre_2014_memoire.pdf?sequence=2&isAllowed=y
- Truth, S. 1985. Ain't I a woman? Dans S.M. Gilbert et S. Gubar (dir.), *The Norton anthology of literature by women*. (p. 252). New York : Norton.
- Twahirwa, R-P. (2015, 6 mars). Black Lives Matter : (Re) Naissance d'un mouvement de libération noire. *L'Esprit Libre*. Récupéré de <https://revuelespritlibre.org/black-lives-matter-renaissance-dun-mouvement-de-liberation-noire>
- US. Census Bureau. (s.d). Income, poverty, and health insurance coverage in the United States : 2012. □Tableau□. Récupéré de <https://www.census.gov/library/publications/2013/demo/p60-245.html>
- Van Woodward, C. (1955). *The strange career of Jim Crow*. Oxford : Oxford University Press
- Vergès, F. (2019, 20 janvier). Toutes les féministes ne sont pas blanches. *Le Portique*. Récupéré de <https://journals.openedition.org/leportique/2998#ftn12>
- Walker, J. (1999). The 'Gun-Toting' Gloria Richardson. Black violence in Cambridge, Maryland. Dans P. Ling et S. Monteith (dir.), *Gender and the Civil Rights Movement* (p.169-185). New Brunswick : Rutgers University Press.
- Wallace, M. (1979). *Black macho and the myth of the superwoman*. New York : Verso.
- Welter, B. (1966). The cult of true womanhood. *American Quaterly*, 18 (2), 151-174. Récupéré de <http://www.csun.edu/~sa54649/355/Womanhood.pdf>
- White, D. G. (1999). *Too heavy a load : Black women in defense of themselves, 1894-1994*. New York : W.W. Norton & Company.
- Young, I. M. (2008). Le genre, structure sérielle : penser les femmes comme un groupe social. *Érudit* 2.0, 20 (2), 7-36. Récupéré de <https://www.erudit.org/en/journals/rf/2007-v20-n2-rf2109/017604ar/>